

CAPHTOR – Partie II : Le Télégramme

« Entre les images et les mots quelque chose un jour s'est entrebâillé. »

Max Dorra. *La Syncope de Champollion*

La Syncope de Corcyre

Le 9 juillet, une date triptyque. 1971, 1998, 2016, comme un arcane qui s'ancre et s'encre, donnée temporelle qui ne saurait exister sans sa géographie, sorte de clinique spatiale, jour où on prend l'avion, l'air saturé de particules élémentaires vibrant dans toute la Grèce, minoenne, homérique, hellénistique, peut-être byzantine, moderne, actuelle, et que la Lettre recompose sans cesse. Le lieu, quand il n'est pas imaginaire, se trouve exactement par 39°37' Nord, 19°55' Est ; ne parlons pas des secondes – qui seraient plus à leur place dans le grand Temps alphabétique. La Lettre et le Temps. *Temps enchaîné, temps délié*. Odysseas Elytis.

Or c'est un 9 juillet que Nicolas Nicolaïdis, l'auteur de *Alphabet et psychanalyse* disparaît. Le même matin, panne chez l'opérateur du réseau de télécommunication Almyros. On ne peut joindre personne, chaque numéro affiche absent. Alors après midi, visite à Almyros qui possède la climatisation, et voyons où le fil s'est rompu. La machine à tickets fonctionne ; elle délivre ses nombres à deux chiffres, quoique les écrans qui animent la loterie restent opaques. J'ai le numéro quarante-trois. Lui, nouvel arrivant, tire le 57, s'assoit sur le même banc de moleskine, à un mètre environ. Une conversation s'engage sur l'acquisition du premier appareil mobile, sur les usages... Entretien qu'il veut scientifique, on dirait. Puis je me lève car c'est mon tour : Almyros va rétablir dans l'heure l'accès à l'ensemble du réseau. Je rassure le Cinquante-sept, mais lui ne consulte pas pour le même motif. Avant que nous nous quittions, il tient à me donner sa carte de visite. Là, sur ces 85x54mm de bristol, il y a de quoi lire un destin que la même date orchestre depuis quarante-cinq ans. L'éternité précédait de loin la téléphonie mobile. Le sel de la compagnie Almyros avait vraisemblablement cristallisé, donc rehaussé le taux d'héliophanie lémanique ouest.

Visitation de Solomos

Le Cinquante-sept porte le doux nom du poète auquel on a emprunté le texte de l'hymne national grec. Paradoxal héritage, puisque Dionys Solomos, exilé ayant étudié à Padoue, parlait l'italien avec maestria, alors que ses premiers écrits naissent de son apprentissage tardif du grec. Il y a cette scène mais aussi tout le fil rouge du film de Théo Angelopoulos, *L'Eternité et un jour* : Solomos doit acheter des mots pour apprendre sa langue d'origine ; en effet, on n'acquiert pas une langue gratuitement ; d'autre part, le nombre de locuteurs, soit muets soit analphabètes, qu'il croise à son retour en terre grecque ne lui portent secours qu'avec une extrême lenteur. Échanger un mot contre du silence, non seulement oblige à choisir le bon syntagme afin de savoir de quoi on parle, mais oblige les futurs citoyens de la Grèce libérée à parler et à faire connaître leurs idées. Ce qu'on nommerait aujourd'hui une banque de données ?

Vous savez, dis-je à son homonyme, ce petit musée sur la corniche, en face de l'île, au premier étage, il y a la chambre d'écriture, le bureau entre les deux fenêtres qui donnent sur la mer. A droite, avant la bibliothèque, une série de portraits. Celui, plus grand, qui est au milieu. J'ai habité de longs mois chez lui, autre écrivain qui l'a juste connu, là-haut, à quarante kilomètres, ce qui est peu si on pense à toute l'architecture que ce récit commande, chez l'archonte, palais alors en ruines, restauré vers 1990, moment choisi opportunément : le coût d'une telle rénovation ayant explosé depuis.

– Oui, je sais. J'y suis allé. J'ai vu.

Puis, le Cinquante-sept reste muet ; ému, certainement.

– Solomos, c'est votre vrai nom ?

Pas de doute. Première coïncidence. Il y en a une autre. Révélée deux-cent-soixante-dix jours plus tard, le 5 avril 2017. Carte de visite. L'homonyme prendrait bien un verre un de ces jours.

Lettres qui font leur théâtre à l'ombre des étés. Tacitement. Le Cinquante-sept, homme de science est-il écrit sur ce bristol de quelques centimètres, qui n'a finalement pas divulgué son secret de téléphonie – d'ailleurs, qui était véritablement en panne ce 9 juillet ? – s'est improvisé acteur d'un monologue nullement tragique mais qu'il a récité en absent, en inconscient pour moi, tout en exerçant son rôle le temps nécessaire. Un temps qu'il n'a

pas volé parce qu'il appartient à mes ravisseurs. Sauf peut-être momentanément par ce Nicolas, prénom de la victoire, qui aurait bloqué le langage, figé l'alphabet le temps de la panne chez Almyros, moment qu'il éternise dans sa langue, le grec, et dans la mienne, le français, et, de facto, dans toutes les langues écrites et parlées. Impérialement, Nicolaïdis a pris tout le temps de son existence pour tenter de prouver que dès Minos, la pelote du Labyrinthe n'est nullement emmêlée, que la parole a toutes les chances d'emporter toutes les victoires. Il a agi en voyant. Épiphanie : Le ciel ou la mer profonde possèdent-ils un clavier ?

Tout de même, ne dirait-on pas de ce cristal de sel qu'il a formé un encrier, insouciant des souris, préférant les oiseaux ? Héraclite que Nicolaïdis cite en exergue de son livre *Alphabet et psychanalyse*. Editions l'esprit du Temps à Bordeaux, 2001 : « L'âme a la capacité de s'augmenter elle-même. » Fragment probablement apocryphe.

Silence entendu de Nicolas que Solomos Messenger est venu porter directement des îles. Or la traduction n'a pas tout enregistré des mots que j'aurais voulu capter. Les scaphandriers, à l'instar des électriciens en ciré jaune du *Pas suspendu de la cigogne*, autre chef-d'œuvre d'Angelopoulos, n'ont vraisemblablement pas pu, sans doute à cause d'éponges séduites par la teneur de l'inscription, elles qui ont gardé captives d'autres stèles mémorables, terminer de poser le câble sur le sable millénaire. Si les éponges sont aux aguets et empêchent le flux de circuler, c'est que le message est dense, trop pressé. Dégorger, oui, mais comment ?

Le télégramme K.

Donc la syncope revient, en curieux épisode qui secoue le même câble : il s'agit de prendre pour modèle d'archive la boîte contenant des chemises où sont rangées diverses correspondances. On en est à la lettre K. Il faut dédoubler, afin d'alléger le contenu de cette boîte, et d'autres ensuite. Au début du deuxième tiers de cette archive, un dossier porte le nom de Kerkyra, en majuscules. Sans prénom, sans initiale, alors que quatre-vingt-dix pour cent des mêmes boîtes contiennent des chemises aux noms précédés, au singulier ou au pluriel, de prénoms ou d'initiales, voire de particules. Il existe donc au moins un être humain doué d'écriture qui s'appelle ainsi ? Le dossier renferme un feuillet d'un vert presque transparent, légèrement ligné, doté d'un rabat ; avec sept mots : « Ne pourrai assister au congrès samedi stop. » Un télégramme signé d'un nom commençant par B. L'archiviste a pris le nom de l'île pour celui du

messenger. Les cabines sur les corniches, les bocaux dans les vitrines des pharmacies, les boîtes d'archives se débrouillent pour envoyer des signes dans des langues qu'on pourrait croire muettes. Au contraire. Télégramme, coma, erreur de rangement, tout est utile quand l'écho veut profiter des ponts aériens ou maritimes qu'on a coupés.

Prins Van Oranje

Lui, Rimbaud, a essayé. S'approchant par Chypre, d'abord, hésitant sur la trajectoire, avec en tête une horloge ou tout au moins une systémique déjà manifeste dans le chromatope où il avait bousculé les voyelles. Mais ni les rochers brisés sur le rivage ni les excavations auxquelles il s'escrime ne portent bien sûr la trace espérée. Ce qui devient significatif à ce stade, c'est que le premier élément d'une voie atmosphérique est saisi. Dans les coups donnés par delà les cailloux, il frappe à la porte des tombeaux susceptibles. Donc L'Egypte. Il y aura son nom à quelque hauteur de pyramide, gravé par on ignore qui. Mariette, Champollion surtout, y sont déjà actifs depuis quelque temps. Alors détour par le Golfe, par un ailleurs encore inexploré de ce *point-de-vue* ? Quand on ne sait pas ce qu'on cherche, où chercher ? Dans les fièvres de Milan et de Livourne, il s'est peut-être figuré le mannequin qui s'agite au bord du fleuve Congo. Vous me suivez ? Le mannequin pris pour le patron via l'appellation *schablone*, c'est-à-dire un canevas. L'Arlequin a de beaux-jours de langues rapiécées devant lui. Car Saussure est leur contemporain, le chercheur qu'il leur faut laisser à ses angoisses sanskrites.

Le poète Andrea Zanzotto pense que le JE de Rimbaud est un point de fuite et en même temps la formule d'une grammaire générée par son exercice du texte. Jean Arthur Nicolas, les trois prénoms restent comme en réserve pour une initiale plus déterminante que les autres. JE était au principe, dans le sens de commencement. Initiale et principe, il a étudié le latin, c'est le même mot. Rimbaud a passé par l'Italie où le IO est l'initiale de iota : or le iota est à la fois un i grec et « rien ». Pas un iota a-t-il signifié tout à coup, parallèlement à la découverte que JE était un autre, que Rimbaud « n'était plus » ?

« *Lasciare del luogo al capire.* » Zanzotto

Laisser du lieu au comprendre. Logogriphe. C'est exactement, à quelques jours de distance, bien qu'ignorant cette formule, que je me suis imaginée Conrad semant Rimbaud à coups d'enveloppes contenant un rébus. À

partir de Livourne ? Dans chaque port il trouvera un message codé, laissé par Conrad à son intention aux bons soins de la capitainerie. Il a bonne réputation, les messages lui seront remis sans problème. Quoi que. Le télégraphe étant une invention récente, on pourrait, histoire de passer le temps, donner l'alerte. Pourtant, cela passe comme une lettre à la poste, c'est le cas de le dire. Conrad a bien essayé de le lui expliquer à Marseille. Rimbaud devra parcourir une certaine route, voire rester à quai un certain temps, de manière que le message entier se déploie et le touche vraiment. Car il ne s'agit pas d'un jeu d'enfants. On n'en est pas à la poignée de main de Stanley et de Livingstone, bien qu'à un certain moment les zones géographiques de l'un et de l'autre s'y rejoignent. A moins que, par un effet comique, ils miment leurs deux illustres prédécesseurs, se saluant déjà au deuxième degré dans une page de roman graphique ou de bande dessinée ? Allons, toi et moi n'allons pas taquiner les mêmes pions ; un peu d'imagination, tout de même ! Et il faudra compter avec ton impulsivité, toi qui n'as pas l'air de te rendre compte. Si tu comprends Chypre au lieu de Crimée, tant pis pour toi ! Java, c'est autre chose. Nous y avons pensé en même temps, et tes intérêts divergeaient tant des miens que le voyage pouvait s'envisager. D'autre part, Java est un nom de code en soi. Moi je sais ce qu'il en retourne, toi tu devras en revenir sans avoir saisi que le javanais, eh! bien, c'était le message, pas la langue. Je suis ton messenger, et toi, tu es mon envoyé. N'oublions pas notre grande connaissance de la Bible.

Une traversée ou deux plus tard... tu n'es pas bavard et moi je ne t'ai pas tout dit... C'est à peine croyable, et pourtant : ZJAWA en polonais signifie fantôme, spectre ou apparition. Juste après un duel qui nous laisse légèrement blessés quoique éreintés, nous, les deux survivants, quoi de mieux que d'entreprendre un nouveau déplacement ? Tu ne me comprends pas, mon français avec accent polaco-méridional te rebute ? Tu veux que je te le dise en javanais ? Ne me provoque pas. Va donc voir à Java si j'y suis, si le javanais langue de Java se prononce mieux, des fois que l'argot qui a le même âge que nous te paraîtrait de quelque utilité ! Je n'ai pas encore créé le personnage de Verloc dans l'*Agent secret*, mais il se pourrait bien qu'il emprunte tes airs de conspirateur serpentant dans quelque ruelle de Londres. Après tout, tu y es allé, toi, à London, tu as ouvert tous les dictionnaires et les encyclopédies de la British, ça t'a plu, hein, de t'imprégner d'élisabéthains plumitifs, de jouer les Hamlet aux yeux clairs, de t'encanailler aux docks de la Tamise –

versus ta mise, la veste toujours trop cintrée, les poches trouées, les lacets en bataille.

« Il y a une joie du naufrage », note Zanzotto à propos de l'être absolument poétique. Il évoque Rimbaud, dans son livre *Ungaretti : Terra promessa*, tout un programme. Et on reste pantois, quand dans l'article *Infanzie, poesie, scuoletta, appunti*, le même Zanzotto résume de manière parfaitement lucide et concise : « La poésie comme révolution, auto-combustion d'enfance, dont l'adulte et l'adultisme ne peuvent succéder à la poésie, mais uniquement nier celle-ci. La majorité des poètes se réfugient dans ce qu'ils croient être l'Empire du rêve (un royaume qui aurait réussi) alors qu'ils fuient la réalité. » Rimbaud nie-t-il la réalité ? N'est-ce pas qu'il cherche à la dépasser là où elle se dérobe à chaque fois ? Les enveloppes amies de Conrad pourraient l'orienter malgré lui.

L'être secrète sa propre ombre

Rimbaud pense comme on marche devant soi, comme on met un pied devant l'autre, tout en effaçant la trace du pas précédent. Ce qui prend un temps fou. Comme ces pèlerins qui s'y prennent trois ans avant le rendez-vous avec tel dignitaire du Tibet, se prosternant tous les dix pas, s'agenouillant, joignant les mains pour se relever et recommencer. Y compris dans les passages où il faut enjamber un cours d'eau, bouillonnant, mugissant, allonger la marche par la recherche de planches afin de poursuivre l'itinéraire, se faisant dépasser par les pèlerins plus pressés. Son rythme étant pour ainsi dire sacré, inutile de vouloir lui demander d'en adopter un autre. Conrad aura cherché à percer un mystère qui restera impénétrable. La navigation en hauts fonds aura pallié l'incompréhension de ce grand Autre qui joue à reculer dans le désert ; dans son désert.

L'ombre blanche d'Auguste

Agamben note à propos de son essai sur Polichinelle : « le non-vécu a deux formes : le caractère et le fantasme. Le caractère est le gardien du seuil qui veille que le non vécu reste toujours tel (...) Le fantasme est l'essai de vivre ce qui est resté non vécu : il manque à chaque fois son objectif, parce que le non vécu est évoqué de manière compulsive précisément et seulement dans la mesure où il est inaccessible. Polichinelle échappe à l'un comme à l'autre ». Plus Conrad approche de son dernier opus, *Suspense* – traduit parfois en français par *L'Attente* –

plus il épouse la tranquille, moqueuse autant que risible attitude de celui qui ne renoncerait pour rien au monde à sa vie champêtre pourvu qu'on lui laisse son inaltérable vécu. Car Conrad fut un caractère.

Rimbaud pourrait se définir comme l'incipit du *Divertissement pour les jeunes gens sans expérience*, édité à Venise au moment où la Sérénissime se donne à Napoléon qui la vend aux Autrichiens, illustré magnifiquement par Tiepolo : « Je suis une idée à qui manque la chose ». Le Bariolé se tient sur la rive du Congo, qui possède le manuel de navigation, certes en mauvais état – mais surtout parce qu'il a beaucoup servi – la méthode pour aller voir si Kurtz est bien à sa place, la tête toute gonflée, blafarde, pleine d'elle-même avant de se faire réduire ailleurs, dans quelque inaccessible contrée, fichée sur un piquet.

The Rescuer

Premier titre de *La Rescousse*. Vingt ans d'écriture, d'abandon, de souci et de reprises. Repêcher encore une fois, non le compagnon secret cette fois-ci, mais le destin de celui qui décidément n'en finit pas de se jeter dans l'absurde ou de ramer sur un rafiote qui prend l'eau, de sauter éventuellement dans une embarcation de fortune pour ensuite se hisser à bord d'un navire qui a bien failli passer sans le voir.

Imaginez le choc ! Tous les *Rescued* ont les yeux bleus, bleu clair de préférence, le cheveu en bataille, parfois une courte moustache blonde. On est plus près de lui que de la photographie inédite quoique improbable trouvée en 2011. Java toujours au centre, et ses variantes nominatives disséminées jusque chez des acteurs de troisième plan. Pour nous le masquer mieux ou pour attirer notre attention sur une autre trace ? Un indice toutefois se fait obsédant : la veste de coutil bleu délavé, passée sur le sarong usé et noué hâtivement. En général, Rimbaud hante le rivage, maigre, rongé par l'angoisse, le fusil au flanc, prêt à en découdre. Peut avoir été lié brièvement à une Malaisienne, plus tard à une Ethiopienne, quelques jours pas plus. Mais ça reste du domaine de la légende. Sa silhouette, tantôt se découpe sur fond de palétuviers ou d'arbustes infranchissables, tantôt se nimbe de brume pour jouer au fantôme crépusculaire quand il a monté l'échelle de coupée, épuisé par les heures de nage et d'attente, juste avant que le capitaine au long cours ne renonce à le faire parler.

Ressemblant alors à s'y méprendre au *Motley* laissé quelques pages avant au bord du fleuve Congo, il change ses voyelles de couleur pour un livre blanc. Des navires exténués par des mois d'errance, Conrad veut remonter à la source après avoir repéré à la fois la Rive du Refuge, Dar-es-Salam, et l'embouchure prometteuse. Comment se nomme celui qui, impassible, reste en amont ? BELARAB.

Il faut dire que la période où Rimbaud et Conrad se promènent dans ces eaux-là voit tant de phénomènes se multiplier que ne pas y aller voir vous emmure dans une Europe très monochrome. Quitter vêtements noirs, charbon, crasse... Se faire payer pour croiser des éléphants et des panthères, des orchidées fabuleuses et des palmiers rotin, voir comment le caoutchouc change de longitude, comment le pithécantrope vous remet Darwin sur pattes, quel poète désespéré y résisterait ? Seulement, s'engager dans l'armée batave, ça vous déshonore sec. Et Conrad ne veut pas entendre parler de ce mirage qui date des batailles napoléoniennes et qui a déjà causé plus de deux cent mille morts. Plus de soixante ans que ça dure, aucune solution en vue, esclavage, exploitation, impôts galopants, épidémies dues à la déforestation et aux erreurs botaniques... Obscurantisme de chaque instant, non merci, j'ai choisi la marine marchande anglaise, qui a beaucoup à se reprocher, mais tout de même ! Si je dois te sauver la peau, que ce soit parce que tu es un homme, non parce que tu es un poète que je loue en silence ou parce que tu serais un mercenaire des Néerlandais. Pourtant, tu n'aurais pas dû me rejoindre à Singapour et m'y attendre. D'abord parce que j'y ai mes entrées et que si j'y séjourne régulièrement quelques nuits, c'est incognito. D'autre part, on aurait bien vu à ton pompon que tu as tout de la dégaine du déserteur à la solde de Hollande – tu n'ignores pas que les capitaineries sont équipées en télégraphie, tout de même ? Escale à l'aller, tu penses bien que tu figures sur les listes les plus fraîches, d'ailleurs les grands quotidiens en relaient le mouvement. *The Wandering Chief*, en route par le détroit de Malacca pour Suez, inutile d'essayer. Alors tu me hèles du canot, tu m'abordes pour ainsi dire, et je me vois obligé, une fois de plus, de te dissimuler dans ma propre cabine, rusant avec l'équipage, non personne, je vous l'assure, vous rêvez, je dois te passer une gamelle en douce, tu n'as d'autre oxygène que par le hublot, et encore en te couvrant d'un ciré mouillé de la dernière tempête, celle qui a failli te noyer.

Toute une légende selon laquelle tu aurais relâché à Tristan d'Acunha, refusant de rembarquer alors qu'on te revoit à Charleville via Londres l'avant-veille de Noël. A moins que Madame ta mère n'ait inventé ce chapitre pour mieux te fermer la porte de la sortie suivante. Mais c'est peu vraisemblable.

N'avons-nous pas eu devant les yeux la mauvaise copie lithographiée de ce tableau de Adrian Pietersz van de Venne : *Fishing for Souls* ? Bon ça fait deux siècles et demi que cette fichue représentation de corps misérables hameçonnés par des marins protestants coiffent les guichets de gare maritimes, n'allez pas vous engager à la légère de peur que le Seigneur vous engloutisse avec vos péchés, on vous aura prévenus.

Ou alors tu m'as croisé, aussi improbable que cela paraisse, à Savannah Bay, infiltré malgré les exhortations des cerbères du front de mer, tu auras jeté ton bonnet et ton accoutrement batave, lunettes de soleil pour dissimuler ton regard céruléen. Qui sait si ce jeune homme tout en lin blanc, canne à main droite, la jambe déjà trop fléchie, ah mais je distingue un calot arabo-malais sur ta tête rase. Te précéderais-tu à Djibouti à moins que tu te foutes de ma gueule – même si je m'exprime si peu de cette façon d'habitude. Donc, je somnolais sous la marquise de l'East Bay Inn, Georgia 31401, luminosité rehaussée d'hydrographie tropicale, et tu frappes à petits coups secs, quatre, comme jamais convenu. Tu n'attends pas que je t'ouvre. Ça y est, te voilà nimbé de toute ton arrogance, à me taper de quelques souverains que j'ai joués hier soir. Navré mon cher, tu arrives trop tard. Trois couronnes du matelot, oui, et encore, pas pour finir tristement dans le canal à l'instar de la version Raoul Ruiz, 1983. Des francs or, ça mon vieux, il n'y faut même pas songer. Je peux te dépanner d'une nuit ou deux au Marshall House catégorie pékin, c'est tout. Alors tu reprends l'ascenseur, tu es très fatigué dis donc, et tu ne me connais pas. Puis quand tu as assez dormi, qui dort dîne, tu te cherches un embarquement pour jamais, capisc' ? Tu ne saisis pas ? Pouah, ce que tu me débectes avec tes airs d'affliction soumise... Attends-moi discrètement au rez du Dispensaire, Bonham Corner, compose-toi un rôle de lieutenant, je passe à la First HongKong and Shanghai et t'emmène dîner au Concordia Club. Il n'y a que là qu'on ne nous posera pas de questions. Pas sans te montrer d'abord l'Old Malay Cemetery Jalan Kubor. Les cent mille stèles de bois aux inscriptions chinoises te dissuaderont de t'attarder dans les parages. Ce qu'on y mange ? Green mussels et steak de varan...

Mais non, *it's a joke*... Cuisine européenne, tout ce que tu détestes, mais tu peux aussi tableur sur un porridge infect demain matin et aller te coucher sans souper, enfant gâté veux-tu du pâté non merci il est trop salé ! Pour reprendre mon allusion de tout à l'heure, est-ce que tu ne serais pas en verve de me raconter quelque chose ? Ne pourrais-tu pas me divertir de la prochaine incarnation de Marlow qui fait déjà tant pour moi ? Ta révolte de Surabaya nous donnerait des phrases à tous les deux, et rien ne t'empêche de poursuivre ton navire éperdu sur une nouvelle vague.

Retour de Java

L'ici et maintenant est absolument incompatible et n'est pas le contraire non plus de là-bas à un autre moment. Quels sont donc nos orthonymes, tu le sais, toi ? On va changer de moi.

Chacun des livres du Commandant – qui sait s'il ne s'est pas pris, à la fin, pour un Commandeur – fait escale dans l'une de mes existences. Son scénario ? Du vraisemblable alors que je me tue à lui envoyer des signaux d'impossible transposition. Il y a cette théorie chez les Coptes, du miroir divin qui enregistre et reproduit à l'arrière du tain tout ce qu'il lui est donné de voir. Tu vas bientôt mettre en scène un énième personnage, Razumov, avec, pour lui donner la réplique cette fois, non pas ton double, Marlow, mais un vieux linguiste qui vit à Genève. Pourquoi vieux ? Ça... Qui énonce ce principe : « Chacun sait que les mots sont les pires ennemis de la réalité. » Tu ajoutes ailleurs dans ce roman, *Under Western Eyes*: « *Silence is the double of words.* » Au fond, tu me composes un opéra. Qui te dit que j'ai envie de surjouer, tu crois que ça me chante ? Mon corps si habité, ma voix si enjôleuse, comment vais-je les incarner ? Tessiture, costume ? N'est-ce pas justement cette très manifeste incarnation qui me tient masqué ? Aux yeux de qui je préfère toujours regarder ailleurs ? En infatigable marcheur, je veux passer mon chemin et entends que vous passiez le vôtre. Je me suis fui dans un autre, comme dirait Borer, capable de fournir toutes les clefs pour des romans que je n'écrirai pas, car comment écrire un récit avec des lettres qui s'effacent comme traces dans le sable sous l'effet du vent ou qui surgissent, noires, sur le rivage du salut. Salut !

Shore to rescue, Shore of the Refuge... Cette bague à cabochon d'émeraude, impossible de l'arborer sans éveiller toutes les réactions imaginables. Mal pratique à conserver dans une poche. En sautoir, il n'y faut pas penser sauf si tu me dégottes une chemise qui ait encore des

boutons, car sous ma veste de lin blanc, je n'ai rien. Bijou qui serait foutu de m'entraîner plus vite par le fond. Émeraude qui s'enfonce dans une mer verte, mon Joseph, où as-tu la tête, parfois, je me le demande. La vendre, la troquer, où ? Doit valoir une fortune. Peur de l'abîmer, de la perdre. M'en défaire... Voilà que je me mets à parler, et à cause d'un anneau ! N'aimer que ce qui n'a pas de valeur, je n'ai jamais su. Le fric me reprend, les armes, l'Afrique, sucre, chameaux, café, tant que vous voudrez... Idée : je vais la dissimuler dans le pommeau d'une canne en bois tout ce qu'il y a d'ordinaire, grossier, le fermoir, pas de convoitises. Demandez aux diamantaires s'ils savent parler d'autre chose une fois qu'ils en ont touché un. Ah, il y a une inscription, juste sous la pierre : IOTA – A TOI. Du palindrome à la Conrad, drôle de déclaration, ou l'avait-il destinée à Rita de Lastaola dans *La Flèche d'or* ? Il me fourgue une bague au lieu de quelques piécettes ! Un Chinois que j'ai connu à Canton portait ce nom, Toye. Marchand de jouets et de camelote mi-indien mi-malgache qui n'avait pas de patronyme en embarquant sur ce rafiot qui a coulé au voyage suivant, et maintenant se fait appeler Kantong-Toye. Pourquoi saint Joseph veut-il nous aller promener chez les croque-morts malais avant de casser la croûte ? Voulait se laisser du temps, me circonvenir pour enfin me parler de ce qui me regarde ? Il a du talent, le Joe. Évidemment, je ne suis pas des leurs. Leurs parades océanes, leurs sauteriers au-dessus des vagues, leurs... « orages désirés » non merci ! *Where to go*, c'est ça que je veux qu'il me dise ! Un cimetière malais... Dîner au Concordia. Et puis quoi encore ?

Awal Rame Jewellery Store. Diable, et si j'entrais ? *How much for this ring, Sir* ? Non, non, tout se saurait dès demain matin. *Silver coinage restricted all over*. Avec quoi me payer le retour à Aden ? Des cauris, des moustaches de tigre ? Ah ! Voilà Joe, le portefeuille replet... car pour ce qui est de sa silhouette, un jeune chat sauvage. *Try to be cool, just once... and tomorrow, bye bye*.

Concordia – discordia : se fausser compagnie ou le signe diabolique

On y va ? Le cimetière... Tu préfères le marché aux oiseaux, peut-être. Des augures, tu sais, ici, Singapour, Djakarta... il y en a partout. Et des cages ! Ouvragées, des merveilles, habitées d'oiseaux verts muets ou bavards... Je t'en achète une si tu veux, c'est admis, à bord, tu sais. Il y en a de très hautes, étroites, on dirait ces maisons de Rotterdam, dont les fenêtres sont des bow-windows pour colibris. Les fumeries, tu devras

attendre, pas encore ouvertes à cette heure. Tuer le temps. Mais oui. Une autre idée ? Allons faire un tour à Kota Train Station, les gares, ça t'amuse un temps, non ? Saint-Charles, le vaste escalier, tu te rappelles ? Pas faim ? Soif ? Whiskies. Nouilles sautées, baracuda et légumes, parfait. Je t'aura évité le bouillon de tortue et le lézard en beignets.

Si j'ai noté les tatoués à Kota ? Ils ont le droit de voyager, d'aller et venir comme bon leur semble, nus ou habillés. Non, les Chinois se boutonnent même par 45 degrés, coton empesé, Shantung, tu devrais essayer, on a moins chaud qu'on pense quand on se couvre. Je ne te l'ai pas dit tout à l'heure, mais ce costard en lin te va parfaitement. En parlant de tatouages, tu voulais donc en venir aux inscriptions, à l'écriture sur la peau. *Pan tatoe*, pantomime, n'est-ce pas tout un ? Tu verras qu'un jour, pour se punir d'avoir colonisé le monde, ils s'inciseront la peau de façon indélébile, promenant partout leur coloniale faute.

A quoi bon écrire encore si la lettre voyage sur le corps ? Pas comme ces missives que tu m'as laissées au gré de tes expéditions afin de m'égarer. Ja Karta. Déjà écrit, de toute façon. Tu te souviens de ce livre illustré d'un certain Choris : Voyage pittoresque avec des portraits de sauvages de tous les continents... ? Ce qui m'avait frappé c'est que l'Océanie est écrit au masculin... le grand Océanie, voilà, j'y suis. Tu sais, je te l'ai montré, hôtel de Madrid, pas loin du boulevard d'Athènes... Editeur Firmin Didot, il me semble bien. Il y a cette gravure de Giolo, *The Painted Prince*, parmi serpents, et les inévitables palmiers. La figure pleine de signes, espèce de ruban à chevrons sur le torse et les cuisses, Talamata, ils appellent ça, le chemin du serpent. Ils se dessinent des nuages sur le front, toute une cosmogonie. Ils utilisent de la gomme brûlée mêlée à de la noix de cola, parfois de l'encre de seiche. Impressionnant. Ils se gravent avec des osselets d'oiseau ou du corail. Tu veux que je te dise ? Si on ne se fait pas tatouer, à Java, selon eux, on est à leur merci ! Mais toi et moi, n'est-ce pas, nous avons la lettre tatouée sur notre ombre. Moteur, lumière, et voici notre page à l'écran !

Toi, mon cher Arzur, *Double Coward*, tu fuis les tatouages. À moins que tu préfères que je te baptise Giolo comme ta gravure, *Jeolly of Java*, tendance Gi... Tu vas prendre mon poing dans la figure, ouais... tu es verni de la chance que le Verlo m'en ait abîmé un ! Je me calme. Je me calme. Mouvement des dix doigts en bras de fleuves sur la nappe aussi

blanche que mon largeau. File moi un peu de pognon et demain, via, je te fous la paix. *I, Arzur, will climb on board*, c'est décidé. Si, très très très abandonné. J'ai l'habitude. *No tatoo, no regret, ciao !*

Attends un peu, cherche d'abord le bon paquebot, tant que tu es avec moi, ici tu ne risques pas grand-chose. Mieux vaut te reposer et penser à la suite sans te sentir aux trousses. J'ai aussi quelques bons livres, y compris en français. Tu connais cette nouvelle de Balzac, *Voyage de Paris à Java* ? Un bijou, mon cher, à croire que ce texte bizarre nous aurait servi d'impedimenta, à tous les deux. Non, non, ne fait pas partie de la Comédie humaine. Voulait en faire le premier jalon d'un recueil pour lequel il avait déjà trouvé le titre, *Conversations entre onze heures et minuit*. Puis il a renoncé à cette idée, et pressé par le fric comme toujours, l'a donné à *La Revue de Paris*. Imagine que j'ai trouvé la revue à l'hôtel, un peu humide mais entière. *Voyage de Paris à Java – Suivant la méthode enseignée par M. Charles Nodier ...* ou quelque chose comme ça, un long sous-titre... je te ferai voir. Tu pourras y flairer le deuxième degré et toute l'archétypie exotique. A dû s'inspirer de Sir Stamford Raffles, tu auras vu ces in-quarto aux illustrations excentriques à la British... ? L'arbre à poison, l'arbre-fougère, le fameux Upas, l'hydre du règne végétal, la plante qui tue... mais que personne n'a jamais vue en vrai. Un petit dessert ?

A l'hôtel, très tard

Écoute : « J'étais depuis plusieurs années comme feu Robinson Crusoë, tourmenté par un violent désir de faire un voyage de long cours... » Tu écoutes ? Résume, résume, va à l'essentiel, le gingembre me donne le mal de crâne. Donc, il égrène quelques mots comme Indostan, Mysore, Bayadère, santal, lotus... mais qu'est-ce qui le fait rêver, le Balzac, hein ? Les feuilles déroulées de son thé !... Ah, ça, qui peut nous servir : « L'infertile méditation est un fruit défendu aux gens de peine et aux gens de lettres, deux mêmes genres de gens. (...) Je comprenais admirablement que, vivre ici, vivre là, l'acte de vivre devait être partout le même, et que, moins j'aurais de haillons, mieux j'irais... » Comment, à sec ? Ressers-toi, ne te gêne pas. Je reprends : « Un livre inintelligible comme l'Apocalypse ; et il y a beaucoup de livres apocalyptiques par la littérature qui court – il parle de nous, on dirait – mais par-dessus tout, celle des voyages scientifiques qui est pour mon âme une partie de barres dans les ténèbres... écoute ça : « ... pareille à la lutte de Jacob avec

l'esprit du Seigneur... » – il ne dit pas avec l'ange – mais avec l'esprit du Seigneur. Là il faut que je te lise encore un paragraphe : « et souvent il ne m'est pas plus permis qu'au patriarche de voir l'esprit... trois points de suspension, va à la ligne, et ...

– Java ! Java ! Terre ! Terre !

« Mais à Java, la mort est dans l'air : elle plane autour de vous ; elle est dans un sourire de femme, etc. » Fort, non ? Encore quelques lignes, ça te revaudra un verre. « Or, après avoir soigneusement écrit ce petit Mané, Tebel, Pharès sur vos tablettes, vous vous trouvez en face des Javanaises.... » Et tu sais comment elle s'appelle, sa Javanaise préférée, Lady Wallis, femme d'un capitaine anglais... Ah ! Stop, veux-tu ? Quel sirupeux bavardage, on en arrive probablement à un érotisme de pacotille... ça ne vaut pas Baudelaire. Il me semble avoir déjà lu cette histoire à Mézières, l'exotisme vulgaire, très prisé par mon libraire infoutu de me fournir en vrais livres. Ouais, mais une triple phrase comme : « Voilà pourquoi l'Orient a si peu d'écrivains. On y vit trop en soi pour se répandre sur les autres. A quoi bon la réflexion là où tout est sentiment » est assez juste... Baste, si je me souviens, il ne s'est pourtant pas privé de nous submerger de mélasse où baignent serpents funestes et crocodiles démesurés. Regarde un peu : « Les singes m'occupèrent, à ma honte, plus vivement que la flore javanica ou javanensis. J'eus le désir d'étudier les mœurs de ces animaux... » Même si on voit bien qui il vise et aussi ironiquement... Tu devrais relire cette short story. Tu pourrais y puiser un peu de ce lexique de Java pour concurrencer ce buveur de café à ton retour et nous produire quelque chose de plus sublime. « Dans cette île, le criss d'un Malais est aussi précieux qu'une bonne jument peut l'être en Arabie. » Là, il nous fait le coup de l'overdose d'opium, Amoc, qu'il écrit avec C. Se moque du monde, Balzac ? Tu as raison. Tu as souvent raison. Good night, Arzur !

« ... L'esprit de l'Asie... certains jours... joue sur une toile imaginaire, tendue je ne sais où, les scènes des Fantoccini les plus capricieux que j'ai l'honneur de vous souhaiter à tous. » Merci Honoré, on va y aller, mais exactement dans la direction opposée, tu nous a mis l'eau à la voile.

Divertissement pour les jeunes gens II

Le non vécu a deux formes : le caractère et le fantasme. Le caractère est le gardien du seuil qui veille que le non-vécu reste pour toujours tel. Merci

pour tout. Signé Arzur. Voilà le message que je te laisse à quatre heures, bien en évidence sur le drap. Quand tu en prendras connaissance, je serai sorti du détroit de Malacca. Tu m'as ôté une couche d'angoisse, je pars plus détendu, le masque en bandoulière, ce n'est qu'un nouveau départ. Nous laisser en vie l'un l'autre, avec toutefois un gage, vieille chevalerie. Et puis, Joe, tu m'as cédé plus de souverains que je ne peux en dépenser, très chic de ta part. Jamais besoin de te faire un dessin, éveillé comme personne, toujours élégant, à quatre épingles... *You're not like that Wilmot Captain of my ass. Basically because words are not vane to you.*

Jeu d'inertie. Seuls les vivants peuvent disparaître...

Du temps à perdre ? Ce n'est pas de cela dont il s'agit. Pas plus que de perdre son temps. Non. Perdre du temps, et principalement celui des autres. Bien perdre le temps qui est important pour les autres, afin de rejoindre le Temps par la diagonale. De nouveau, une méthode pour demeurer incognito et fausser compagnie. Par exemple aux moralisateurs dont le principal souci est que vous entriez dans leur temps perdu à nourrir de bonnes quoique inutiles pensées. Cette méthode, Leonardo Sciascia en explore la géométrie en puisant chez Stendhal, voir *La Scomparsa di Majorana*. Henri Beyle, devinant très tôt qu'il est doué de précocité, se serait inventé des activités et une carrière pour retarder au maximum le moment de se mettre à écrire. Se cacher, se masquer, plagier, inventer de nombreux pseudonymes, résister en affirmant « je ne suis nullement moi-même ». Un jeu d'inertie consistant à se donner pour mort tout en allant à l'opéra par exemple. Différer, retarder, fuir. « Cette inconséquence, cette précocité renvoyée à la maturité, ce noyau de vie préservé intact et net, comme in vitro, est possible parce que Stendhal, comme tous les grands précoces, et Sciascia de citer Pascal, Mozart, Giorgione, est un esprit calculateur. Or à quoi sert ce jeu ? À disparaître. Sciascia se sert de cette théorie – qui signifie aussi chemin, ne l'oublions pas – pour enquêter sur la disparition du précoce et génial physicien. Le point de fuite de Majorana est resté entièrement méconnu, malgré son déguisement en suicide et les indices qu'il a donnés de sa disparition. « Les morts se retrouvent. Seuls les vivants peuvent disparaître. » On pourrait dire que Rimbaud a été un calculateur, un déserteur, mais sans la jouissance que ce jeu aurait dû lui procurer. En voyant Rimbaud, Conrad a eu tout de suite l'intuition du jeu auquel il allait falloir s'adonner s'il voulait ne pas perdre sur toute la ligne, car je persiste à croire que Rimbaud lui a

emprunté cette fortune de plusieurs milliers de francs au casino de Marseille, sans jamais pouvoir la lui restituer. À l'instar de Majorana, tel que Sciascia essaie de se le représenter, « on ne peut exclure un certain sens du théâtre et de la mystification ».

Heures italiennes I

A pied, foutus souliers à clous, paletot insuffisant, cache-col dieu sait où laissé, sans bretelles ni chaussettes, l'attirail du parfait géomancien après que toutes les météos auront craché leur venin immaculé. C'est pourquoi, arrivé dans Milano l'indifférente et déjà capitale du capital, je m'évanouis au passé comme au présent : VEDOVA je vis, je vécus et je ne vainquis personne. Charmante, *incantevole*, reçoit mon seul bien du moment, un exemplaire non coupé d'*Une saison*, ma seule lectrice, mais vous n'en saurez jamais plus. Je l'ai raconté à Conrad un soir à Singapour, et comptez sur lui pour en écrire une traduction si efficace que je peux derechef m'absenter. Arturo Rambaldini ? A existé, plus d'une fois, parcourons les annuaires. Cherchez la feuille de chou l'*Echo de Bergame* ou une charcuterie à Modène. Pas d'Ancône pour mes homonymes, nom par trop périlleux pour qui ne cherche pas à s'engloutir en face de Dubrovnik, je préfère Brindes où Virgile et Hadrien se drapent de là-bas, trières fuselées cinglant vers Patras. Il est à noter que le second visait l'Egypte... pour y rejoindre Antinoüs.

Or, de Milan à Livourne via Sienne, il y a une trotte. Treno di notte, Firenze a sinistra, paura rinascimentale, ou tout à pincés, et comme à l'avenant ? Jamais d'enthousiasme, sentiers disparus sous la poussière des moissons qu'on fait plus tôt qu'à Roche, rapport aux saisons, Torre del Mangia, alors que je crève la dalle. Campanile del Duomo qu'on repère de loin, gâteau rayé. Des niches qui s'élèvent de zéro à six, ce qui fait sept arches noires. A mesure que je m'approche, j'en distingue les colonnades, un effet gothique qui permet d'ajouter un pas à un autre, l'ai-je assez regardé ce polyptyque de l'art de la laine, cette cité au bord d'un lac où j'aimerais tant m'installer pour toujours. Mais battu par trois diables, je me suis effondré. On m'a apporté du pain et de la soupe aux fèves et aux herbes, puis, un peu remonté, j'ai dormi j'ignore où. Sur la route de Livourne, je me suis peu à peu ragaillardé, il fait moins chaud, je bois un demi à Collesalveti la bien nommée, mer des Etrusques en vue. Pourquoi l'art de la laine ? Des Pénélopes qui tricotent en attendant le Christ ? Ma mémoire file de plus en plus filandreuse, du coton dans les oreilles, des moutons entre les

doigts de pied... et je repars dans le décor. Dottore Ulisse Morboso... Il fait exprès ou quoi ? qui m'envoie sous escorte de deux gens d'armes au consulat de France, qui me pousse encore très mal en point sur le *Général Paoli*. Marseille après-demain. Sirène assourdissante. Mer brutale, force six. Ceinture ceinturée, Joliette, Hôtel-Dieu, allez, au Panier !

Heures italiennes II

Vitalie. Attention il y en a trois : la première, Mother ; la deuxième morte-née ; la troisième morte à dix-sept ans. De la vitalité ? Filer en Italie ? Ce programme, je l'écrirai en italique. Ayant lu *De l'amour* de Stendhal, cristallisation de l'élan et miroir le long d'un chemin, il fallait que j'essaie, que je sorte de la vilaine envahissante verlainerie, que je marche encore, dans la neige, dans l'altitude, dans l'éther. Gottardo de revues, sapins frileux mais pas de poste folle lancée par d'écervelés canassons jusqu'en bas du col. *La Diligence du Gothard*, tableau réalisé par Rudolf Koller en 1873, à la demande d'Alfred Escher, fondateur et responsable de la Compagnie des Chemins de Fer du Nord-Est, se trouve au Kunsthaus de Zurich, après avoir été accroché dans la demeure du commanditaire, villa Belvoir, et reproduit un nombre incalculable de fois pour orner toutes sortes de lieux publics. En faisant de la publicité pour le chemin de fer, ce tableau illustre la fin du transport à cheval. Pourquoi avoir représenté cinq chevaux pour mener la poste à la descente, trois blancs devant, deux bruns à l'arrière ? On apprend que la disposition inverse n'aurait pas mieux servi le freinage. Ou était-ce pour prouver qu'un tel attelage est dépassé et dangereux, le veau que les chevaux mettent en déroute ayant été ajouté au dernier moment sur la toile et ne figurant pas dans les dessins préparatoires. Les historiens de l'art ont décidé que la diligence fonce vers Airolo, mais le fouet à main droite du cocher orienté vers la montagne n'indique-t-il pas qu'on se trouve du côté suisse, l'abîme vers Andermatt ? Le peintre Koller a travaillé sur le motif, les vaches égarées par le passage de ce bolide sont terriblement suisses.

Le Pont du diable

Le diable pratique la fascination. Enjambe quantité d'eaux. La construction du triple pont suspendu qui enjambe la Reuss à Schöllenen, a fait l'objet d'un pacte avec Satan : un étranger avait proposé de réaliser l'ouvrage pour autant que le premier homme à s'y risquer fût sacrifié. Mais les paysans, malins, se concertent, et à la place envoient un bouc. Le diable,

confondu, se jette dans la rivière mais basculant un énorme rocher sur l'ouvrage, le rate. On peut encore le voir, en contrebas, au bord de la route. On est au XIII^e siècle, dans les chapelles des vallées latérales, le sermon dominical emprunte à l'Ancien Testament l'histoire du sacrifice d'Isaac pour montrer au démon qui est le maître. L'année où Rimbaud franchit le col, soixante-dix mille voyageurs font la même traversée en diligence. Le premier train sera mis en service en 1882. Deux ans de retard et cent millions de plus que prévu. Des centaines de morts et d'invalides. Une grève durement réprimée le 28 juillet 1875 par la gendarmerie d'Uri et des miliciens, parce que les travailleurs, en majorité italiens, réclamaient leur salaire impayé de trois à cinq francs par jour, somme directement réaffectée au logement, à la nourriture et à la lumière. Que venait faire Rimbaud dans un tel imbroglio, un terrain aussi menaçant ? Déjà le projet, mais encore flou, de casser du caillou, de servir un ouvrage technique en gagnant un peu de pain, de se renseigner, de livrer un reportage, de défendre une cause perdue ? À moins que Dickens ou Hugo lui en aient donné l'idée, à moins que l'encre des lavis de Turner montrant le Gothard dans la fureur de son climat ne lui ait tourné la tête.

Il a été précédé par Conrad sur la même route, venant du col de la Furka reliant la vallée du Rhône, le haut Valais à Andermatt. Conrad, son oncle et leur guide, se rendent en Italie. Qu'est-ce qui fait qu'ils ont tous deux non seulement respiré l'air des sommets à cet endroit, mais qu'ils y ont pris une décision pour la suite de leur existence ? A l'index de la biographie de 770 pages que produit Najder, pas de Furka. Et pourtant dans ses *Souvenirs*, Conrad narre bien cette montée au col, rencontrant un jeune Anglais à qui il confie son désir de devenir marin. LEUR rencontre probable à Marseille doit se situer entre le 18 et le 25 juin 1975. Seule fourchette temporelle possible mais souvent contestée, d'une part parce que Rimbaud embarque de Livourne malade le 15 juin et entre à l'hôpital le 18, et que d'autre part, le 25, Conrad embarque pour les Antilles « une nouvelle fois », sur le *Mont-Blanc*. Mais une semaine dans le Vieux-Port, ça suffit largement pour faire connaissance et faire des bêtises, d'autant que c'est de cette semaine-là que la légende date l'engagement carliste éventuel et de l'un et de l'autre. L'auteur néerlandais, G. J. Resink, note 6, page 72 de la biographie de Najder mentionne, le livre « Axel C. en Martin R. », Forum der Letteren, 1971, épuisé, introuvable dans toutes les bibliothèques consultées. On manque

de matériau pour cette étape du périple. Resink, citoyen néerlandais a été professeur et écrivain en Indonésie.

On est donc en 1875. Rimbaud, en provenance de Stuttgart, a traversé la Suisse, vraisemblablement en train. Environ deux cent mille habitants, croissance très rapide, car Daimler développe son invention de l'automobile en un rien de temps. Stuttgart a aussi une société biblique où des comparatistes, spécialistes des langues orientales se penchent sur des codex, enfin, des copies de codex enfermés dans les synagogues de Damas et du Caire, des manuscrits pouvant aussi bien dépoussiérer les textes par de nouvelles traductions que produire des lettres attrayantes pour Rimbaud. Dans ce « Standort Zukunft » on a pour les voyelles, la *niqoud* et la cantillation, des attentions soutenues. Un certain Gesenius, spécialiste de la langue himyarite, dit mille choses intéressantes sur le Yémen et traduit des inscriptions phéniciennes. Un autre savant, Ewald, gendre de Gauss, publie, entre autres livres sur l'Orient et ses secrets linguistiques, une *Grammaire critique de la langue arabe* – sur laquelle travaille peut-être Frédéric, son père. On a conservé deux lettres où Rimbaud mentionne qu'il étudie l'allemand à Stuttgart. Qui sait si ce n'est pas pour déchiffrer ce que les Testaments lui ont masqué jusque là. Pensait-il pouvoir dépasser le paternel en Evangélie ? C'est en même temps que Rimbaud écrit ses plus beaux poèmes, qu'on publie en Europe la plus grande quantité de traductions bibliques. L'édition courante chez les catholiques quand Rimbaud se rend à la messe, queu leu leu avec ses frères et sœurs derrière Vitalie I^{ère}, c'est celle de l'Abbé Augustin Crampon, chanoine d'Amiens, spécialiste d'hébreu, d'araméen et de grec, 1864. Une autre version, luxueuse, en deux volumes dorés sur tranche, illustrés de Giacomelli et Doré, et qui fait référence, il l'aura feuilletée chez son libraire, plus achalandé en *sulpicienneries* qu'en fleurs baudelairiennes, on le devine. Mais il semble aussi que Stuttgart ait été un avant poste pour préparer la grande révolution à l'est, tout au moins un repaire d'anarchistes, émanant de la Commune. *Under Western Eyes* y situera plus tard quelques pages décrivant ces activités complotistes.

Donc, Milan. Puis, Sienne vers Livourne – et non Livourne vers Sienne comme l'écrivent la plupart des biographes. Pas de lettre, pas d'indice pour ce premier voyage au Sud. C'est en 1878, entre le 15 et le 18 novembre, que Rimbaud franchit le col du Gothard. Sa missive envoyée à Mother & co date du 17 novembre, le jour de la mort du père, Frédéric.

Embarque officiellement le 19 à Gênes, pour Alexandrie. C'est très rapide. Autant les choses semblent se précipiter à partir de là, autant avant le franchissement des Alpes les pistes s'effacent-elles. Une hâte à fuir la dernière rencontre avec le fou à la gachette facile. Car c'est bien à Stuttgart que Paul est venu le relancer et l'accabler de sermons.

Les lis des champs ne travaillent ni ne filent

Ça travaille, une telle parabole, résumée en une formule aussi lapidaire. Rimbaud a peut-être regardé un tableau, *La Vierge aux Lys* dans l'Abbaye de Laval Dieu de Monthermé, à 15 km de Charleville, boucle de la Meuse, à pied ou en barque. Le doux enfant tend une rose à sa mère tandis qu'elle lui montre un bouquet où des lys crème dominant des fleurs des champs et paraît dédaigner cette abominable habitude que les paysans ardennais, spécialement madame Cuif, ont de travailler. Ne vous inquiétez ni de manger ni de vous affubler, Dieu vous enrichira, et dans cette expectative, mieux vaudrait tout de suite s'embarquer pour rencontrer Salomon – qui dans toute sa gloire n'a même pas été vêtu comme l'une de ces royales fleurs.

Dromomania, prisonnier de l'ailleurs

Il y a eu cette petite annonce dans le Times de Londres: « accompagnerait gentleman, de préférence artiste, pays du Sud et d'Orient ». Et puis, la foudroyante autant que sibylline formule: « Les études néantes ». Enseigner, guider... mieux que de raboter la surface de la terre.

Cependant, on le verra plus loin, folie de la route n'est pas qu'un fantasme d'écrivain. Il y eut bien une pathologie soudaine, d'abord diagnostiquée sur un cas extrême, Albert Dalas, employé de la compagnie du gaz à Bordeaux, années 1880 justement, suivi de tout un chapelet de marcheurs invétérés, hallucinés, à se demander si les grognards de la retraite de Russie n'avaient pas engendré ces fantômes, éparpillant leurs multiples apparitions sur les routes d'Europe et de Russie. Car plusieurs « cas » se sont retrouvés sans pouvoir l'expliquer à Moscou, en Ukraine et à Berlin. Au siècle suivant, Robert Walser, que Vila-Matas saura talonner dans d'émerveillantes pages; Ludvig Hohl, qui avant de se claquemurer en sous-sol à la Jonction, Genève, avait escaladé maints sommets étincelants, pour de futurs écrits pincés sur corde à linge à même son studio. Mais aussi, un siècle avant, Leopardi, infichu de rester tranquille en dépit de sa fragile constitution, toujours à courir jusqu'au bord du Vésuve.

Traverser l'espace à toute vitesse, sans rencontrer d'obstacles humanoïdes, ce n'est pas qu'on les déteste, mais ils s'acharnent à vous clouer au sol ou à vous épingler tels papillons, oubliant systématiquement que le roi des papillons s'appelle Apollon. Apollon, trophée de Nabokov, papa papillon, on a les Lolitas qu'on mérite. On rouvre, de Conrad, *Between Twixt and Sea...* pas de doutes, dans la nouvelle *L'Anarchiste*, on trouve du papillon : farfalla et butterfly, ça ne pouvait que voler dans les interstices de la traduction. « La caractéristique la plus intéressante de cette île – baptisée Saint-Joseph – qui ressemble à une colonie pénitentiaire pour bétail condamné – Kafka n'est pas encore né – réside dans le fait que c'est le seul habitat connu d'un papillon extrêmement rare et superbe. L'espèce est encore plus rare que belle, ce qui n'est pas peu dire... « La vérité, c'est que je suis... Ha ha ha ! Farouche chasseur de papillons ! C'est-à-dire, bon à rien... » Or Monsieur Korzeniowski père s'appelait Apollon dont Conrad avant de pointer son doigt sur la carte d'Afrique, avait vu les manuscrits jetés au feu, ces mêmes manuscrits qui ont envoyé toute la famille, papa, maman et le petit en Sibérie. Subversifs, les papiers, l'Ukraine occidentale étant polonaise, une mot de travers sur les annexions russes, adieu patrie, tuberculose et pleurésie assurées. Conrad commencera par mettre beaucoup d'eau sur ce foyer d'insurrection, avant que de changer son chiffon rouge en inoubliables pages imprimées. Roger Casement ? Sûr, « j'ai toujours cru qu'une petite partie de l'âme de Las Casas avait trouvé refuge dans son corps infatigable ». Au Congo, au Putumayo, je ne dis pas, a fait un travail admirable et dénoncé ce qui devait l'être. Le sauver du gibet... euh... pas jusque là, je tiens à ma vie. On dit peu que Casement a perdu sa tête, non parce qu'il a encouragé et documenté la décolonisation – il avait d'ailleurs été ennobli par la Reine – mais parce qu'il a organisé une importation de fusils Mauser pour appuyer les indépendantistes irlandais. Toute forme de révolte sauvage me terrifie depuis que j'ai tâté de la planche glacée et du blizzard. D'Ostrov à Cayenne, les bagnards politiques me laissent des mots que je m'empresse de vouer à la postérité, car voyez-vous, les plus justes de 89 ont perdu leur tête. Avoir la fortune de déambuler cours Mirabeau et me prélasser aux Deux-Garçons, échanger deux mots avec Cézanne au soleil de septembre, oui... Je ne vois pas que le vertueux Zola nous ait comblé de tant de justice et d'aménité. Sa prose me fatigue, il y en a trop, entre deux rayons de la Samaritaine, ça sue la bonne pensée. Ai bien fait de me breveter en anglais et en navigation. Quelques

prises de position, il le fallait. Accuser les traîtres, défendre le capitaine Dreyfus, soit encore. Démolir Cézanne, son grand ami, ça passe les bornes. Déloyal.

Zikr et Zar

Il s'est dit que tel « Soudanais n'était pas assez blanc sur la photo. » Mauvais tirage. Se voulait plus pâle que nature. Zikr, appeler un dieu pour qu'il m'habite. Zar, danser jusqu'à la transe pour qu'un démon me quitte. L'Égypte et le Yémen passent en 1880 pour les refuges les plus sûrs. Quel que soit le crime, la police n'y peut rien, l'administration n'a pas la possibilité d'intervenir sur un territoire aussi vaste et aussi mouvant. Dépôt sacré de la Tradition.

« Le nom de l'île éclate en majuscules énormes »

Mais, au fait, suis-je déjà entré en Eden ? Un nom, un rêve avec toutes ses terreurs... Ne suis-je pas encore, en esprit du moins, sur cette île Ronde, Samburan, clone de Chypre et de Sonacotra, affecté à gérer de mon mieux la TBCC, The Tropical Belt Coal Company ? N'ai-je pas, généreusement pourvu par Axel Heyst aux yeux bleu glacier, mon miroir en tous rêves, vogué sur *Le Capricorne*, aussi viscéralement cramponné au Tropique qu'au nom de ce brick ? Compagnie en liquidation, comme raille Conrad dans *Victory, an Island Tale*. En charbon et en caoutchouc, les affaires vous inversent les lois de la physique : d'abord le capital s'évapore, puis on liquide. Diable ! Pourquoi me serais-je attaché au charbon, tel qu'il me décrit, première page de *Victoire*, en véritable antidote au marxisme ? Oui, pourquoi vouloir extraire du charbon et en tirer quoi que ce soit alors qu'il suffit de trimbaler un seul diamant dans son gousset toute sa vie ? Les lis des champs qui se foutent du boulot et ne filent pas, Joe connaît bien sûr le double sens de filer en français, blanc sur fond d'Arzur, telle est bien ma devise. Ensorcelé par cette terre noire, « je saute d'un paquebot-poste dans l'autre comme si c'étaient des wagons de houille », je m'élançai vers les cannibales ou des hôtels minables, je gère du caillou et la Tropical Belt me serre le corps comme anneaux de boa. Partir pour l'Europe, me dit Joe, « ce serait presque aussi définitif que partir pour le ciel ». Acculé ou errant, suis-je en état de choisir ?

Invulnérable parce que fuyant. Toutes mes devises, armorielles ou trébuchantes, me viennent de Joe – que je ne pourrai jamais rembourser.

« Tout inachèvement est une sorte de trouble ». Je reste sur les lieux, la formule gravée au front, je ne fais jamais de signes inutilement. Je ne lâche pas le morceau, j'en ai fini avec les faits, je disparaîs dans les hautes futaies. Exceptionnellement je fiche un drap en haut d'un bambou, j'agite le pavillon... et tout aussi exceptionnellement, un canot s'approche du débarcadère pour me cueillir, blanc de lin, chaussures passées au blanc de pipe, un livre en poche, mais toujours aussi veuf de sequins. Deux mille noix de coco, c'est tout ce que cet îlot peut offrir.

Le trio infernal de l'Hôtel Schomberg

Voilà où je vais me rencogner afin de trouver une sortie. Cent pages plus loin que le raisonnement de mon ami Joe à propos du diamant noir, sa mine de crayon me fiche en libre gentleman nommé Jones-tout-court, soit Mr Plain John – appréciez au passage la traduction – flanqué de mon secrétaire Martin Ricardo, et de Pedro, chasseur de crocodiles. Nous sommes passés par la Colombie, mais c'est de l'avis même de Joe, une autre histoire qu'on ne connaîtra pas en ce siècle. J'ai tué le frère de Pedro... j'ai un peu perdu la tête dans cette jungle du Venezuela... Nous étions aussi à Manille, hôtel de Castille... « Il n'est pas défendu de tuer le temps. »

Évanoui dans la géographie

On n'y a pas pensé ou si ? Les rêveurs sont terribles quand tout à coup le besoin d'agir les saisit. Ils baissent alors la tête et foncent sur les palissades. C'est d'un esprit indiscipliné qu'on tire les meilleurs espions. Surtout les poètes espions. Un soir, nous dînions dans la véranda de cet hôtel à Bangkok. Joe était là, particulièrement en forme, plus volubile qu'à l'accoutumée, un capitaine de sa connaissance, peut-être Jim, un photographe japonais... Marlow, cela va de soi, et je ne sais plus qui. Marlow se met à raconter qu'un lieutenant de leur connaissance avait soudainement disparu de tous les radars, femme et enfants laissés au beau milieu du petit-déjeuner pour aller chercher des cigarettes chez le marchand du coin, jamais revenu. Pas le genre, pourtant, un lieutenant aussi fiable, jamais la mer n'en avait porté de tel, et cætera. Et Joe, tout à trac, donne la réponse, aussi définitive qu'insolite : il aura été recruté comme espion, voilà tout. Dilater le temps, repousser les frontières, surveiller les positions, et ne jamais donner la sienne. Il y a des moments où, logiquement, je me dilapide, où la géographie ne peut me contenir.

Comment procéder, alors ? Je ne sais si vous l'avez remarqué, les biographes se penchent rarement sur une journée spéciale, sur ces journées lumineuses, magiques. Ce ne peut être faute de perception, voir Proust. Sans doute les biographes collent-ils trop aux basques de leur objet d'inquiétude. Or un moment unique, absent des archives, peut vous égarer dans votre reconstitution : toute la trajectoire d'une vie vous échappe, se trouvant ailleurs. C'est qu'on ne devrait pas reconstituer, justement. On devrait plus heureusement se représenter, captiver un possible instant et le déployer sur différentes longueurs, dans plusieurs espaces. Sinon le chemin emprunté à partir d'hypothèses se dérobe, ne fabrique qu'une géométrie improbable, et votre lascar a bel et bien disparu. Ma corniche à Thera et à Marseille, c'était ça : une cabine téléphonique ou des cannes à pêche rangées à côté d'un arrêt de bus. Ferrer le poisson bien avant d'en lever les arêtes ; attendre un coup de fil qui ne vous est pas destiné, à moins que vous le provoquiez avec des ruses, comme ça, pour plaisanter. Attendez que ça morde, telle pourrait être la devise de qui voudrait « retracer ».

« Le numéro deux se réjouit d'être impair. » André Gide. *Paludes*

Soudain, il est là, à la pointe de mon épée. *Face it* a un double sens, encore qu'il complète ma devise favorite « *Always face it* ». En garde, nous devons commencer par la fin du *Duel* ! Remonter de la conclusion : « C'est extraordinaire comme d'une manière ou d'une autre, tu t'es immiscé dans mes sentiments les plus profonds ». Neuf lignes plus haut : « J'avais le droit de te brûler la cervelle, mais puisque je ne l'ai pas fait, je ne peux pas te laisser mourir de faim (...) Il faudra que nous prenions secrètement soin de toi jusqu'à la fin de tes jours. Huit pages plus haut : tu m'as manqué deux fois, la deuxième fois à quelque cinquante centimètres. D'après tous les règlements du combat singulier, ta vie m'appartient. Cela ne signifie pas que je veuille la prendre maintenant... » LONGANIMITÉ, je nomme cela. Je ne suis pas encore capitaine au long cours, mais cela ne saurait tarder. Le fait divers qui est à l'origine de mon récit de cette quinzaine de duels entre ces deux personnages que sont les officiers, puis généraux, Armand d'Hubert et Gabriel Féraud – alors que Napoléon a formellement interdit le duel – tient dans un paragraphe de dix lignes paru dans un « petit journal provincial publié dans le midi de la France » que je découvrirai en rentrant du Congo. Je précise : « pedigree » et non fait-divers, comme si ce bout de papier contenait d'emblée ce que j'allais en

extraire. Cela se trouve aujourd'hui dans les archives de la bibliothèque de Montpellier. Je ne suis jamais mieux guidé par ce que je vais lire que quand tu m'affectes d'un semblable trait. *Le Duel*, je l'avais d'abord intitulé Un point d'honneur – *A Point of Honour*.

Le père de Féraud est un forgeron illettré, prend soin de noter Conrad. Les deux protagonistes se battent surtout en Pologne, sa terre natale, avec étape à Friedland, dont le nom de la bataille est tout un programme : Conrad a un oncle qui s'y est battu et qui y a rencontré le jeune frère d'Eugène Delacroix, mort dans cet assaut. *Friedland*, pays de la joie. On a vu ! Dans la préface ou « note de l'auteur », sous le titre de *Sextuor* – encore un programme – de six nouvelles dont *The Duellists*, Conrad souligne que les deux officiers de la Grande Armée sont des personnalités parisiennes ; ça n'a l'air de rien, mais c'est un point capital, non parce que tous deux cherchent à faire perdre à l'autre sa tête, mais parce qu'il faut absolument éloigner le lecteur de la véritable géographie de cette affaire. Cela pourrait signifier : actuellement, moi, Conrad, suis dans le Midi, mais toi, Arzur, où t'es-tu fourré ? Conrad : « (...) En vérité c'était précisément ce que je cherchais à capturer dans ma petite épuisette : l'Esprit de l'Époque, jamais purement militariste dans le long fracas des armes, juvénile, presque enfantin dans son culte du sentiment, naïvement héroïque dans sa foi. » Ne lit-on pas là un panégyrique à Rimbaud ? On entend le ton du sonnet *Le Mal*.

Madame Delestang, femme de l'armateur qui l'a engagé sur plusieurs navires, est supposée l'objet d'un duel dans lequel Joseph aurait reçu une balle. L'oncle et tuteur Bobrowsky, appelé à la rescousse, a un peu vite conclu, dans une lettre à un ami polonais : « Cherchez la femme. » Probablement pour tromper la rumeur ou pour se voiler la face. Cela dit, chercher la femme peut faire oublier qu'ici, c'est l'autre duelliste qu'on cherche ! La dame Delestang renvoie-t-elle à la Lady Deadlock du roman *The Bleak House* de Charles Dickens, que Conrad a relu maintes fois ? Notons la proximité quasi homophonique selon que l'on se place d'un côté ou de l'autre de la Manche entre *black* et *bleake*, traduit par l'éditeur français « âpre-vent ». Voilà qui a dû passablement titiller Conrad ! Morne, terne, triste, maussade auraient sans doute mieux convenu que ce mot composé peu attractif... et surtout, intraduisible en polonais. Puis, en intervertissant, comme aime à procéder Conrad, on voit que « âpre » peut se dire *Nobody* en quelque sorte : Nieziemski, ou encore Enfer. Plus haut,

on a découvert que ZJAWA se traduit par fantôme, spectre, apparition. Alors Java est devenu le lieu idéal où faire escale ou disparaître.

La théorie fonctionnaliste

Lors de calmes plats, on peut avoir envie de triturer les mots : prenons par exemple beau et rein. Conrad ne va pas se contenter d'une anagramme – d'une interversion comme il aime à la souligner à la fin de ses Mémoires – il passe par le polonais qui lui souffle que Rimbaud est un *Pieknynerki*, c'est-à-dire un marcheur, ou un piéton, soit NERKI pour rein et PIEKNY, beau ; sans compter qu'avec cette deuxième syllabe, on peut entendre le français péquenot qui en somme irait à ravir à celui qu'il poursuit de son indéfinissable désir de le faire taire ou de le faire parler. N'a-t-il pas superbement réussi ? Il l'a attendu des nuits entières. Alors maintenant, c'est moi qui parle. Suez, Aden, Djibouti, Alexandrie, les pyramides, Port-Soudan, pourquoi pas, mais n'anticipons pas la librairie du XXI^e siècle, le matériau n'est pas rare, ni le bateau suffisamment ivre. Navire, ivre, ravi, viré, rivé. Des rivets, voilà ce dont a besoin Conrad, menacé de naufrage sur le Congo, de satanés rivets, impossibles à obtenir alors que c'est de la petite ferraille tout ce qu'il y a de plus élémentaire... Mais ne serait-ce pas de mots dont Conrad a manqué cruellement dans cette forêt impénétrable des deux rives, dans ce brouillard blanc qui enveloppe le fleuve ? Cette étendue de flotte grisâtre, impossible de rien déchiffrer de ce qui peut arriver. *Blank*... de l'ivoire à foison, à enterrer tant il surabonde, mais de rivets, point. Or rivet, c'est *nitú*, *nitka*, le FIL, transparent de préférence, pour recoudre cet absurde récit où Noirs et Blancs ne seront jamais en couleur, et l'or blanc, jamais jaune. Ça meurt avant. Circulez dans ma conscience débordée, il n'y a rien – NICZEGO – à voir ni plus personne à qui parler – NIKT – pas un seul rivet sur ma rive.

Le vide des cartes appelle la légende

Ça valait la peine de pointer son doigt d'enfant sur la zone violette jouxtant la jaune, zig zag zoug, paille foin, c'est quand même toi qui me précède au cas où je te rejoindrais par l'Atlantique. Boma impossible à gommer, des rapides trop rapides, à varier avec de calmes encalminées, *Livingstone*, *I guess* ? Ogdadnać, deviner, en Ogadine, tu dis que tu te trouves ? Chapeau bas, tu auras sauté toutes les cases, à cloche-pied bientôt, monté au ciel peuplé de gabians et de *mock-birds*. Tes vers m'ont encorcelé. Voilà ton *Pauvre songe*... et ce qu'il a fait de moi :

« *Emeus le flot pur ! Vois le Bitter sauvage... J'aime autant, mieux même, Pourrir dans l'étang, Sous l'affreuse crème, Près des bois flottants, Emeus le flot pur ! (...)* Puisque je suis patient... » Ici la rivière n'est pas de Cassis ni d'Hyères. Oh! le calembour, à coup de quoi nous nous sommes peut-être battus en duel, et j'oublie tous tes flots bleus. Le bouquet, c'est que, mais tu l'ignores désormais, je vais passer au rouge, car *The Krew* – le sang – est mon nouvel équipage. Tu liras ça après la Conception – ou, par fidélité à la Phocéenne, dois-je dire la Timone ? Dans mes souvenirs : « Je le vis soudain qui flottait à son mât. Le Pavillon rouge ! Chaud morceau d'étamine, flottant au loin sur les mers, symbolique et protecteur, et qui devrait être, pendant tant d'années, l'unique toit au-dessus de ma tête... J'ai saisi un bout de filin ». Oui, nous ne nous sommes distancés que de ce seul filin. Je devais surveiller chaque heure de la marée : voilà mon destin ! Tu crois que « notre association a quelque chose d'une *Trade Union* » ? Et quant aux noms des navires, je t'en parlerai dans un prochain chapitre. Les Compagnies maritimes ne sont pas avares de figures, à commencer par celles qui sont à la proue. N'as-tu pas écrit dans *Marine* : « Tes proues d'acier et d'argent battent l'écume... Un souffle a ouvert en toi des brèches operadiques (sic, repris de l'édition Bouillane de Lacoste, comme si ce n'est pas *sporadiques* qu'il faudrait lire) dans les cloisons – brouille le pivotement (...) éclipse les croisées. (...) Ici, va-t-on siffler pour l'orage, et les Sodomes et les Solymes, et les bêtes féroces et les armées... » J'ai exprès ôté les tirets, il y en avait plus que des rivets... Alors, envoie-nous fouetter à travers les eaux clapotantes et les boissons répandues, rouler sur l'aboi des docks... La jetée, dont l'angle est heurté par des tourbillons de lumière. C'est ta faute, Arzur, à ce jeu-là, nous avions tant envie de jouer, notre mémoire te cite dans le grand désordre de l'Enfer où tant de saisons, *we'll be gone an live or stay and die...*

Marée et marelle

Une marelle où les cases essentielles, le ciel et l'enfer, bien sûr sont conservées, c'est notre classicisme ; où la terre et le reposoir, comme il se doit, se muent en anse et en promontoire. Chacun son labyrinthe et nos frégates seront bien gardées. Conrad chasse sur d'autres territoires encore, d'autres rives du Congo où l'attend le Bariolé – *The Motley*. Les titres de Stevenson, fouillés pour en tirer la substantifique moelle, pour se décider à écrire : ainsi *The Black Arrow*, la flèche qui se fait dorée.

Parfois, et de plus en plus, Rimbaud peut penser que le texte s'écrit tout seul. La même angoisse qui serre les membres et le cerveau de Saussure ; un sentiment d'étrangeté, plutôt, pour Conrad, qui décide de partir à l'assaut des formules, quitte à quitter le navire. Après, toutefois, avoir sauvé la vie de ce cher Rimbaud, *The Secret Sharer* et de quelques autres. Lord Jim, à sa manière, fleure bon l'anagramme partielle. On oublie les rébus alors présents dans toutes les rues des villes.

La lettre montée au son

Au Lion d'or affiche simplement qu'au lit, on dort. Les enseignes jouent au rébus pour être sûres d'être lues, entendues, traduites au profit de qui en est le propriétaire. Une auberge qui ne s'*enseigne* pas ne comptera aucun bénéfice. La publicité est partout dans la poésie de Rimbaud. Les enseignes happent le promeneur et lui procurent espoir, beauté, calembour, de quoi se restaurer dans tous les sens du terme. Elles énervent au contraire quand la traduction vide les poches, elles barrent la route à ceux qui n'ont pas de quoi entrer, qui ne peuvent leur obéir. Elles exercent un charme. Il y a des choses qu'on signale par des jeux de lettres très subtils : Le « lie-grègues », article sans lequel à une certaine époque on ne peut envisager se mettre en route, sorte de jarretelle en quelque sorte, attache-culottes, figure en Y, est bien une homophonie approximative. Cet emblème, peut-être encore plus lisible pour des francs-maçons, n'attire pas seulement les chalands pour qui après tout une culotte est une culotte, mais conquiert les beaux esprits, les libertins, les flâneurs, les coquins. On devine François Villon. Sûr que Rimbaud devait être à la fois excédé et admiratif. Qui sait s'il n'a pas créé ses rêves d'au-delà du poème, ses expéditions, ses *ingéniosités* à partir de tels morceaux choisis ? Et puis, il y en avait beaucoup plus qu'on en a conservé et donc qu'on l'imagine aujourd'hui. On n'apprend jamais mieux une langue qu'en cherchant à se repérer, qu'en trouvant des mots qui vous foncent dessus alors qu'on les croit enfouis dans des dictionnaires hermétiques. En somme, l'hermétisme a fort affaire avec le commerce. Voilà qui arrange bien Rimbaud et Conrad. Saussure, lui, apparemment se tient en retrait du commerce publicitaire de la lettre. Mais on n'a pas photographié tout ce que ses yeux ont vu pendant qu'il voyageait : Leipzig, Paris, Rome... Le « savoir-faire ». Dans *Lord Jim*. Conrad lui met même une majuscule et l'affuble de l'adjectif « abstrait » : Savoir-Faire abstrait. Rimbaud, Saussure et Conrad cherchent à rendre le monde plus intelligible ; l'un semble en

être l'otage, Rimbaud, cependant que Conrad le décode pour mieux le recodifier, pour faire face, puis pour écrire. Tous deux sont des maîtres incontestables du shibboleth. Shibboleth I, c'est l'Orient, Harar, ART ART ; Shibboleth II, c'est figure de proue, traité de navigation, connaissance.

Quelque vingt mille Haïtiens ont été hachés menus vers 1930 pour n'avoir pas su prononcer correctement le mot *perjil* (persil) et on connaît bien d'autres mots de passe discriminants, responsables de carnages. Dès juillet 2017, le train à grande vitesse, le TGV, se nommera *L'Inouï*, pratique appellation pour la toile ? Equipé en wifi, il ne s'entend plus, il ne se contient plus de joie. Pourvu qu'il garde ses rames.

Phrasé

Comment Picasso tenait à distance les indésirables et s'aliénait les interlocuteurs souhaitables : il ponctuait ses phrases de « n'est-ce pas ? ». Ce qui allongeait son temps de parole et laissait l'autre dans une expectative bienveillante. Pablo roulant les yeux, roucoulant de la voix, caressant la nasale, adoucissant les A et, séduisant le silence qu'il ne manquait pas de faire suivre, remâchant quelques astuces inexprimées, surveillant la réaction, n'hésitant pas à se contredire dans la minute si le message manquait sa cible, n'était-ce pas, parodiant le *Sans blague* d'un autre clown, Grock, les ficelles d'un écrivain ?

L'art de Marlow dans la méthode Conrad, est du même acabit. La façon de s'asseoir, de croiser les jambes, les cigares, le phrasé, l'ombre, le roulis, l'ascendant des vergues, tout contribue à installer le climat, le climax dans lequel s'enfonce le lecteur, avide d'entendre combien le récit se fera indéchiffrable malgré l'ingéniosité de sa lecture. Je te mène par ton for intérieur, tu ne peux m'échapper quoi que tu en dises. Tu croyais me saisir mais c'est moi qui te tiens. Rimbaud, c'est différent, il a renoncé à se rendre maître autrement que par la matière. Traître mot. Écoutons : « *Age d'or, quelqu'une des voix toujours angélique – il s'agit de moi, – vertement s'explique : ces mille questions qui se ramifient n'amènent au fond qu'ivresse et folie ; reconnais ce tour si gai, si facile : ce n'est qu'onde, flore, et c'est ta famille !* » Et dans *Alchimie* du verbe : « *J'aimais les peintures idiotes, dessus de portes, décors, toiles de saltimbanques, enseignes, enluminures populaires (...) je rêvais croisades, voyages de découvertes dont on n'a pas de relations (...) J'inventai la couleur des voyelles ! (...) Je faisais une louche enseigne d'auberge (...) Puis*

j'expliquai mes sophismes magiques avec l'hallucination des mots... en proie à une lourde fièvre : j'enviais la félicité des bêtes... »

« Le pavillon en viande saignante sur la soie des mers et des fleurs arctiques ; (elles n'existent pas). » Arzur aurait écrit ce poème des illuminations au retour de Java, et le pavillon... serait une métaphore pour soleil couchant... Que n'a-t-on entendu, même des plus érudits et des plus sensibles. Ce pavillon est une enseigne de vaisseau, que Conrad traduit par chiffon rouge. *« Quel est donc ce mystère impénétrable et sombre ? Pourquoi, sans projeter leur voile blanche, sombre tout jeune esquif royal gréé. »* Le Z de l'Album zutique... *« Dans le kiosque mi-pierre étroit où je m'é gare, tandis qu'en haut rougeoie une annonce d'Ibled... Aux livres de chevet, livres d'art serein, Obermann et genlis, Vert-Vert et le Lutrín, blasé de nouveauté grisâtre et saugrenue... »* Or « Ibled » est une marque toulousaine de chocolat ! Et très important, Vert-Vert, qui à lui seul roublardise les voyelles de couleur tant discutées, Vert-Vert est un perroquet. Le peintre Filippo de Pisis a écrit un poème à cette effigie, et baptisé son premier ami volatil et bavard Vert-Vert, avant de nommer le suivant Cocò – une aigrette familière avait eu plus de chance, se prénommant Fri-Fri – Cocò adorant brailler sur les Procuraties à Venise le nom de l'Ambassadeur du Népal. Une cage avait été peinte sur trois côtés, afin que le volatile bavard ne s'ennuyât jamais.

Marlow & Co

Marlow est donc ce personnage incontournable, sans qui le récit ne peut advenir, qui livre le fruit de son art du chiffre, messages cryptés auxquels il a voué le temps de nombreuses traversées. Pourquoi Rimbaud ne s'est-il pas inventé un double ? Ça... aucun Marlow n'y répondra jamais. Il y a eu Verlaine – Verloc pour Conrad qui a dû l'exécrer, même in petto, malgré le détachement et l'élégance dont il fait preuve en toutes circonstances. Verloc, lisez loque-qui-fait-des-vers. Marlow, à marée basse des sentiments et les émotions à zéro, pas de vagues, juste quelques heures de calme pour se refaire, domino et cigares, puzzle rhétorique, grande maîtrise du silence, jeu d'échecs où les blancs sont maîtres et auquel il gagne à tous les coups, car les auditeurs attendent dans le noir, non seulement que la chute du récit dissipe leur angoisse, mais aussi que la mer monte.

Voir loin : la chance du *Ferndale*

Est-ce que par hasard, bien que notre rencontre tînt à tout autre chose, je me serais juré de ne jamais mentionner ton nom ? Tourner autour, évoquer, suggérer... pratiquer l'allusion. Oui, c'était préférable, de loin l'attitude la plus indiquée : ainsi tu pouvais entretenir tous les mystères, rester toi-même – tandis que j'avais le désir de te porter secours plus d'une fois – te taire à l'infini, me taire aussi ; me réduire au silence, ça, non. En somme, si nous nous étions connus un an ou deux plus tôt, peut-être aurais-tu eu la tentation de me mettre en scène ou en vers. Ainsi nos légendes sont-elles restées sauvées ; je devrais écrire « fauves ». Or dans mon roman *Fortune*, que d'aucuns ont traduit par Chance, j'insinue que tu n'aurais pas dû rester à terre si longtemps. Si tu avais embarqué avec moi ce jour-là à Marseille, si tu avais pris goût à la mer, tu aurais pu être l'un des nôtres. L'océan brasse les lettres et les redistribue au gré de tempêtes dont les motifs te restent obscurs, te les écrivent autrement. Ce qui aurait pu te débarrasser de l'obligation de versifier. Tu aurais essayé le roman, qui sait ? Le roulis, le tangage, la sueur près du charbon, l'insolation dans les encalminures, les griffes de la pluie ou de la glace t'auraient épargné ces marches infernales, te faisant certes goûter à l'abîme. Tu aurais alors puisé dans une matière absurde, rasséréiné ton âme par les insolites excès de la navigation. Quoi qu'on dise, ta finale géographie aura eu raison de ta poésie. Dire que nous en sommes encore à espérer trouver un mot inédit de ta main ! Je dis nous, mais je sais à quoi m'en tenir. M'en tenir, c'est ce que tu m'as demandé. Pas vraiment un secret. Juste m'en tenir à disperser les effets, à diluer le mobile.

« Pathologique n'a de sens que pour l'improductif (...) dans le créatif, on devient plutôt supranormal, comme les typhons et les cyclones. » Stéphane Zweig écrit cela le 4 juin 1922, dans la nouvelle intitulée *Der Amokläufer* – Amok en français. Edition spéciale à l'occasion de la Pentecôte de *Neue Freie Presse*. Tu imagines si je me suis rué sur ce cahier que Franz, de Vienne, m'a envoyé. J'ai une grande estime pour Zweig, mais alors là, si tu avais pu lire par dessus mon épaule, tu aurais immédiatement, et sans me laisser contenir ma surprise, éclaté d'un rire nerveux. Oui, l'animal nous a proprement pillés !

Amok, palindrome Coma. « *You will be lost. I tried to break the spell, the heavy, mute spell of wilderness.* » Ai-je saisi combien *spell* se répand en significations aussi pratiques qu'intelligibles à tout venant, même au marin

le plus végétatif ? Tu vas être perdu car j'ai rompu le charme qui t'embaillottait, j'ai brisé l'ordre des lettres dans lequel tu as cru pouvoir t'enténébrer. Alors que tu cingles vers Djibouti, je t'envoie la brise du Bosphore. Sans jeu de lettres. La tête bientôt coiffée du fez, le front aux étoiles de la mer Rouge, tu vois les particules de la Chance chuter avec le petit jour, comme dans Lucrèce. De natura rerum. De signatura rerum te réussit mieux.

« Trafiquer dans l'inconnu »

La coïncidence la plus spectaculaire tient dans la date du procès, à Aden, et il faut préciser, du premier procès, de celui qui allait devenir Lord Jim. Un certain Augustine Podmore Williams. J'avais l'intuition que dans une étude rigoureuse « des années de la mer » j'allais trouver des indices. C'est un livre de Jerry Allen, patiemment écrit au fil d'enquêtes longues et approfondies, publié d'abord en anglais à New York, chez Doubleday en 1965, *The Sea Years*, puis en français chez Denoël, en 1968. Basé essentiellement sur des témoignages de personnes ayant fréquenté Conrad ; se référant, côté récits, aux traductions de G. Jean-Aubry et André Gide, du vivant de l'écrivain. On a beaucoup suivi Rimbaud sur terre, un peu moins sur mer. L'été 1880, toute l'année 1880 d'ailleurs, est un moment particulièrement fertile, en tempêtes maritimes et intempéries terrestres extrêmes, en conflits aux quatre coins de l'Orient, en événements insolites. Parmi les journaux, qui regorgent de ces spécimens, Allen a retracé les mouvements d'un navire de Singapour à Aden sur lequel ni Conrad ni Rimbaud n'ont posé le pied, à notre connaissance, mais dont l'histoire rocambolesque les lie intimement. Ce vapeur, le *Jeddah*, transporte plus d'un millier de pèlerins malais, indonésiens, indiens vers le port le plus proche de la Mecque. Les pèlerins se sont parfois endettés à vie pour accomplir cet unique voyage. Ils se transportent dans leur linceul au cas où ils n'en reviendraient pas. Dans le roman de Conrad, le bateau est rebaptisé le *Patna*. Après une terrible traversée et d'incroyables vicissitudes, il est remorqué par l'*Antenor* et arrive dans le port d'Aden exactement le 11 août 1880 à 17h15, un jour après que le capitaine, sa femme, et Jim furent, eux, arrivés en canots de sauvetage... déclarant que le *Jeddah* était perdu corps et biens. Les circonstances exactes en ont été rapportées par Jerry Allen cité plus haut, et le récit – rétrospectivement relu, assez fidèle – dans le roman de Conrad. Si, donc, Rimbaud arrive le 17 août en provenance de Chypre via

Alexandrie, il pénètre dans une ville agitée par un fantastique procès qui réveille toutes les rédactions, dont le Times de Londres, et s'il débarque plus tôt, soit le 7 août, voire dans les derniers jours de juillet, il est en quelque sorte déjà imprégné de ce qui se passe en ville pour en suivre les informations, voire pour assister en badaud aux délibérés de la Cour maritime. Il a voyagé par mer, parle et entend l'anglais ; il a des notions d'arabe.

Guardafui

Arriver dans une mêlée où se fondre sans être coupable à première vue, voilà qui augure d'un séjour bénéfique, rare situation pour Arzur. Aden, donc, toile de cirque pour drame maritime en plusieurs actes, la photographie existe déjà, Arzur s'en rend compte et peste de ne pas avoir emporté de quoi immortaliser une imposture dont tirer parti, en recueillir des miettes, faire chanter quelque maître futur. On aurait tort de figer Rimbaud dans une naïveté adolescente. Il a déjà enduré beaucoup, les quolibets et caprices de sa mère, ceux de Verlaine, ceux des chefs. Ses expéditions montreront ce que Conrad nomme son « Savoir-faire-abstrait ». Au bord du même continent, en face de Djibouti, il y a Guardafui. Regarde et décampe. Mais en linguistes, Conrad et Rimbaud peuvent fabriquer du *Vois, j'y étais* ! Peu importe, *Look and Escape*, c'est la mer allée avec son cap le plus en vue. *Ras Asir* en arabe. Déjà mentionné dans les *Mille et une nuit*. En grec Αρωματων Αρκτηριο. Le Promontoire des Aromates. Pour surveiller poétiquement, les pirates et les navires ennemis? Non, car sur cette côte, Baranis, aussi appelée chevelure de Bérénice, reposent des trésors thaumaturgiques, toute une cabalistique pharmacopée: myrrhe, benjoin, cèdres du Liban couchés dans des troglodytes, continuant de suer leur résine, imputrescibles bien après leur abattage. Pendant des millénaires, les Egyptiens s'en servent pour soigner, cicatriser, momifier. Luis de Camões, dans son poème épique *Lusiades* : « Cap des aromates, ô mer vermeille ! » Les Anglais l'ont possédé. Plus tard Mussolini. On préfère la quête et le récit d'un certain Hugo Pratt.

Déjà un art du Pontos. A Aden, Jim déclare qu'on l'a jeté par-dessus bord. Au deuxième procès qui aura lieu l'année suivante à Singapour, il ne paraîtra pas. Son point d'honneur avalé, il va admettre le suspens de son permis de naviguer, il va en augmenter définitivement la durée, s'exiler à vie, peu à peu se faire aspirer par la jungle, après avoir fait seize enfants

dont neuf survivants. Le roman paraît vingt ans plus tard, du vivant de Monsieur Williams, et en rapprochant les pages écrites des procès-verbaux, Lord Jim ressemblera fort à un Rimbaud qu'on aurait croisé dans les Somalis.

Le 14 janvier 1878, Stanley arrive à Marseille. Toucher du doigt l'espace blanc et mystérieux, toi et moi avons pratiqué ce jeu quasi divinatoire. Annonce dans le Times of London : On recherche jeunes gens respectables pour voyage ou période à bord de splendides navires en partance pour l'Inde ou l'Australie. S'adresser à Fenchurch and Co, créé en 1851, Fenchurch Street, près voie ferrée. Tu m'entends ? Je m'apprête à embarquer le 21 octobre 1878 sur le *Duke of Sutherland*, avec le nègre George White, prononcer Wait, car je ne sais pas encore assez d'anglais, un capitaine en Asie du Sud-Est se dit aussi Master Attendant... Toi, Arzur, fais ce que tu veux mais laisse moi tranquille, cache-toi dans une cale quelconque ou va t'engager chez les Bataves, Baudelaire n'y aurait rien trouvé à redire. ADEN EDEN, don't forget ! Je serai de retour à Londres avec avoine et laine, neuf mois de traversée, j'aurai emmagasiné autre chose, aussi : de quoi portraiturer le *Nègre du Narcisse*, au creux de toutes les vagues et de la déroute. Départ Sydney, 31 janvier 1879. Arrivée Londres, 19 octobre. Neuf mois. A l'aller trois avaient suffi. Nous nous sommes croisés en Italie, tu ne t'en es même pas aperçu. La Spezia, côte tyrrhénienne. Je descendais l'échelle de coupée de l'*Europa*, ce port de guerre permet d'accoster sans canot. Toi, mains aux poches, nez en l'air, perdu dans tes songes. Sortant de la librairie bien approvisionnée, même en livres anglais, qui est sous les arcades, à quatre-vingt mètres. Il y a cet hôtel près de la gare, le Firenze, des pivoines odorantes jusqu'au bord des rails, de la cretonne et de la plume à foison dans des chambres agréables quoique enfumées du charbon des fréquentes locomotives ; c'est la ligne un, Rome – Milan – Vintimille – Marseille – Paris. Toi, comme à ton habitude, tu vas encore marcher jusqu'à tomber... Kurtz aura la même manie, rien à faire, l'ivoire vous rend dingues. Baracca oblige, je rejoins mon navire avant de laisser le destin en naufrager d'autres, tu me dois un sac de lires, Arzur, mais mon oncle Bobrowski, très princier, a épongé.

Parallèles tentations du négoce

Ivoire d'abord. Des éléphants par milliers. A croire que le diamant s'est éclipsé. Que l'or est vulgaire. Mais les filières ne sont pas les mêmes, les

armateurs repensent leurs flottes. Les tonnages des vapeurs ne sont pas ceux des bricks, et les denrées précieuses ne prennent pas les mêmes routes.

Entre sable et marée, pendant des décennies, on a cru à ta disparition, mais c'est de ton effacement qu'il aurait fallu parler. Et ils verront tous, surtout ceux qui se sont piqués de littérature ou qui ont cru l'enseigner, que ta disparition même pouvait s'effacer, tant il est vrai que ta vie de ton vivant ne leur disait rien. Maintenant, je vais te parler d'autre chose, d'alchimie. De cette alchimie du temps qui donne droit à ta présence. Un agent de la présence passe parfois par des objets. Voir les archéologues ! Ici, citation de Pascal Quignard : tu avais « imaginé une ruse afin de renoncer à faire de ton empreinte un destin ». Or un morceau d'albâtre a recelé une preuve de ta présence beaucoup mieux que tout acte d'état civil. Tu auras remarqué combien les éditeurs et les gens de presse sont malades du témoignage. Tout le reste est roman... oui, mais sans témoignage, adieu la légende. Aujourd'hui, on s'emballe dans l'exofiction.

Cet objet. Cent dix sur cent dix. Légèrement évasé. Une boule de neige devenue glace qu'on aurait évidée de quelques centimètres cube. Blanc très crémeux malgré l'apparence glacée qui hasarde quelques rayons jaune sale. Stries noires qu'on suppose algues ou micassures d'un granit encore plus ancien, des herbes fatiguées que le froid éternel aurait ravivées. Alors qu'on est dans un désert de plus de 60 degrés Celsius oui mais la nuit. L'Egypte a été froide elle-aussi, imaginez un Nil sur lequel patina Osiris. Peut-être de minuscules pétales ou céréales emprisonnées laissant rêver des bergers faméliques. Peut-être des grains de café fossilisés. Mâchée par un crocodile, rejetée sur une rive qu'Assouan aura déplacée ? On ne sait pas si elle a roulé ou si elle a été polie comme un gros galet pendant cinq mille ans. Un orage gronde à l'intérieur qui la teinte de ce bleu de fritte qui seulement l'effleure. Destin d'eau raté. Frappée de lumière. Renversée de ténèbres. Imprévisible dès qu'on ne regarde plus au centre. Inachevée, toutefois parfaitement accomplie. Presque du gris sur un bord. Mais qu'est-ce qu'un bord, à son sujet ? Pas de dépôt calcaire. Comme une page buvard froissée et défroissée puis de nouveau chiffonnée. Une sorte de logique. Aucun message. Alphabet détruit en dépit de sa géographie. Le contraire de la bouteille à la mer. Enfouie ? Même pas. A moins qu'il ne s'agisse d'une tête, nez écrasé, nuque brisée, que les Ptolémée plus tard auraient jetée des étages. Quasi

un glaçuré de Chine Han. Il y en a eu en forme d'oiseaux, plus récents, patauds, ne tenant pas sur des pattes imaginaires. Cœur de marbre foulé aux pieds du dieu indifférent. Seul le Temps s'en mêlera. Le plus vraisemblable : s'obstinait à réfracter du soleil Misr en marge d'une tombe en attendant que Tajan, marchand de belles choses, fige son galbe sur un catalogue. Cinquante mille euros. Rien du tout. Panse globulaire, lèvre en bourrelet... tout le lexique marketing pour convaincre. A le rencontrer en vrai cependant, les enchères l'ont perdu de vue. Invendu. Autant qu'*Une saison en enfer*. Mais quels regards auraient pu se laisser sertir dans cette concrétion splendide? Le nec plus appréciable: ignore tout du sarcophage. Orphique ? Récite en silence ton dernier paragraphe de *Fleurs* : « Tel qu'un dieux aux énormes yeux bleus et aux formes de neige, c'est-à-dire toi, la mer et le ciel attirent aux terrasses de marbre la foule des jeunes et fortes... Fortes... Quoi ? Roses », ah ça, on ne s'y attendait pas. Tu peux bien, à l'Aube, « rire au Wasserfall blond » !

La Guénizah, le ciel des guénizoth

Egypte, toujours. Il y en a dans le nord de la France. Il y en a en Italie... Encore inexplorées. Des greniers où tu aurais puisé de quoi te taire, submergé d'un passé que tu connaissais d'où. Les plafonds de la ferme de Roche sous lesquels tu as dessiné ton Enfer en contenant peut-être, prières parsemées de ces lys des champs obstinément ignorés.

The Red Badge of Courage

Tu écris : « Je vais acheter un cheval et m'en aller ». Pour une fois que tu ne serais pas à pied. Tu souhaitais surveiller la mer Rouge, ou, plus haut, le canal. Vous qui suez, passez ailleurs. Ce sera la Porte des Larmes. Bab. Bab de Babel, mais tu l'as vérifié, la cité polylingue, ça n'existe pas. Tu pleures d'avoir figuré tant de lettres pour les illettrés à jamais. Arche de l'indicible eut été en quelque sorte mieux orientée. Pourtant tu as pesé tes mots à l'Académie du signe impayé. Déserter, soit fuir dans le désert. Et si tu avais pris ce verbe au sérieux ? Tout simplement ? Déserter.

Volé, ton triste cœur volé a bavé à la poupe, tu n'avais pas ferlé les voiles assez haut. Ô flots abracadabrantiques, prenez son cœur, qu'il soit lavé ! Pendant ce temps, moi, je cède au foulard rouge qui me ravit de Marseille, je n'ai pas fini de t'en ceindre le front, ma chère figure de proue !

Abban, chef ou guide des caravanes... absent. En même temps que tu descends au point le plus extrême – même inconnu des Egyptiens de ce

temps-là – tu demandes des livres, du matériel scientifique pour des explorations que tu entreprends donc sans secours d'aucune sorte. Tu as écrit à Roche : « Ne m'adressez plus rien ici. »

Matériel palingénésique pour un trio

En décembre 1857, trois singularités âgées de moins de trois ans commencent à se nourrir d'une myriade de minuscules êtres en apparence insignifiants, qui mêleront leur existence éphémère afin de leur assurer un devenir impérissable. Le deuxième sens de palingénésie, savoir la régénération par le baptême, est leur meilleur allié en même temps que leur énigmatique soudure. Le troisième sens, soit l'artifice d'optique à l'aide duquel on fait paraître un objet, un lieu là où n'existe en réalité aucun corps, tous trois sauront en exploiter les moindres capacités, et qui sait, se les échanger, voire les dissoudre en une extraordinaire alchimie. Pourquoi ne pas voir dans cette symbiose bien entendue, la construction d'une cité aux palais pouvant communiquer, d'une urbanisation tripolaire dont l'hypoténuse est la porte des Lettres, Babel enfin cartographiée comme légende et rien d'autre. Platon l'a dit : la palingénésie touche toutes choses possédant un devenir. Virgile : Les abeilles naissent de la corruption du jeune taureau. Même les monstres que porte la mer sous sa surface de marbre sont doués de palingénésie. Et voilà que dans l'Ancien Testament, est palingénésique le retour des Exilés et la reconstruction de Jérusalem. L'aîné des trois aura-t-il songé à en faire son nombre d'or, son abandon des anciens parapets ? Je me demande si pour expliquer son avenir jamais franchi, Rimbaud n'a pas transposé sa substance absolue dans les corps individuels des deux cadets, persuadé que la mémoire de sa postérité serait servie en romans, en essais et en théorie si vivaces que le monde n'en connaît pas encore toutes les applications. Or des polytechniciens, encyclopédistes, typographes, éditeurs, politiques à certaines heures, adeptes du saint-simonisme comme Pierre Leroux, Jean Reynaud, Proudhon se sont penchés sur la palingénésie. Reynaud, dans *Terre et ciel* (1854) : « Chacun de nous est un lutteur éternel qui passe incessamment de Terre en Terre, tombant, se relevant, se rachetant jusqu'à ce qu'il parvienne enfin au sommet du progrès, sous les yeux de son Créateur, qui reste son guide, son appui et son juge. (Il n'y a de progrès que moral dira Baudelaire.) Et Hugo en utilise des passages entiers. Et Anatole France y revient, dans un titre qui leur sied, à ces trois alchimistes, *Les Dieux ont*

soif. Êtes-vous jamais étanchés ? Justement non. Arzur a-t-il ouvert ces livres étranges, ces mémoires sur la constitution géologique de la Corse ou de la Creuse, ces grimoires maçonniques, ces monographies condensées, publiées par Hachette dans la collection Bibliothèque des merveilles ? Joe, c'est évident, en a parcouru des pages. Parfois, anticipant le développement durable, ces ingénieurs des mines se rapprochent de George Sand, fondant la Communauté de Boussac ou Circulus, douceurs champêtres, sonates et arpèges, gambades aux champs, déposant aux académies un brevet pour une machine à imprimer très spéciale qui ne verra pas le jour. On comprend qu'il ne faudrait pas ausculter la Poésie seulement avec de la poésie. Rimbaud a certainement marché mentalement dans ces campagnes polyvalentes où la Nature a de vivants piliers et toutes sortes de correspondances, à commencer par des voyelles. Par exemple, *Les Pierres Jaumâtres*, qu'est-ce que c'est ? Un chapitre du roman de George Sand, intitulé *Jeanne*, paraissant en 1844, situant ces mégalithes inquiétants, si « sacrés, mystérieux et sanglants » qu'on les prend pour des temples druidiques. Des évêques en concile condamneront Pierre Leroux d'avoir osé pareille hypothèse. Leroux a été photographié par Carjat. Leroux a prophétisé les totalitarismes du XX^e siècle, vraisemblablement inventé le mot socialisme, mais en lui conférant le sens de « planification abusive de la société ». Eh bien, Jaurès s'en inspirera. Exilé à Jersey en 1851, compagnon pendant quelques mois de Hugo, a été prote chez Panckoucke, grande famille d'imprimeurs – un nom célèbre qui apparaît dans *Morale du Joujou* de Baudelaire – a fondé le journal *Le Globe* où il publie ses écrits en feuilleton. Commet un titre en deux volumes, *La Grève de Samarez*. Qui sera réédité au vingt-et-unième siècle.

Voyance des lettres

Pas un mot de la *Lettre au Voyant* qui ne soit important. Tout le texte respire non pas la leçon mais la prière. Cependant, aller voir avant de la relire encore et encore, ce que J.-B. Pontalis en dit, dans le chapitre *Mélancolie du langage* de son livre *Perdre de vue*, NRF, 1988, page 195 : « Un langage ignorant la perte qui le fait être et l'anime, un langage convaincu d'énoncer le vrai ne renverrait en fait qu'à lui-même. Croyant que, sans lui, les choses seraient muettes, il se confondrait avec l'éloquence. Et plus l'éloquence (qui pourrait être celle d'une poésie qui s'enchanterait d'elle-même) sera assurée de ses pouvoirs, plus dure sera

la chute. Le "beau parleur" qui s'aime dans ses mots fera un grand déprimé. » Oui, le bateau est et restera ivre, quelque gouvernail que Conrad tienne.

Lettre au Voyant : « Des faibles se mettraient à penser la première lettre de l'alphabet, qui pourraient ruer dans la folie ». Saussure va bâtir un univers sur la voyelle A. Plusieurs lieux alpins qui séparent la Suisse de l'Italie se nomment simplement A. Combe de l'A. L'A Neuve. Millions d'edelweiss et de gentianes naines, orchis vanille, pulsatiles, jubarbes. Alpha, au commencement était le Noir. A Fric – sans jeu de mots, est-ce encore, au départ, une formule pour un lieu ? La culture des âmes des faibles qui prennent le A pour ruer dans la folie « s'est commencée aux accidents : locomotives abandonnées, mais brûlantes que prennent quelque temps les rails... » Et si ces voyelles du premier vers formaient l'acronyme de quelque engin ferroviaire, modèle de tête pour convoi en fer ? Les comprachicos, qu'il veut prendre pour exemple de poésie nouvelle et sans comparaison (il ajoute : « Baudelaire a vécu dans un milieu encore trop artiste... ») sont des monstres fabriqués pour mendier à partir d'enfants qu'on a mutilés. Comment ? La péniciline n'existant pas... La lettre A, deux fois tournées à l'envers, béquilles fatales. Couchée, l'A fait mouche... qui bombine autour des puanteurs cruelles. Si elles n'étaient pas attribuées à des êtres injustement blessés, elles ne seraient pas cruelles. Oui ? Non ? Mers et pâturages sont vert viride. Anagramme DE VIRI, en somme un amant qui soit vert. Qui écrit des vers verts. OVSY autre acronyme, qui clôt le sonnet : Ô vous si... Si I est rouge et Y rayon violet d'Oméga qu'on écrit W sur clavier grec, plus un adjectif commençant par Y, on obtient : YHWH oui mais H est une i.

Caractère en miroir

Respectivement, C et J sont les lettres de l'alphabet français les plus fréquemment écrites en miroir. Des statistiques le montrent. Sous la plume d'individus qui ne sont pas seulement des enfants ou des dyslexiques. Au XIX^e siècle, dans des livres illustrés notamment, la première lettre en onciale du chapitre s'orne parfois de son caractère miroir. Le patronyme de Vitalie mère a-t-il une fois arboré cette lettre réprouvée, joué un oracle dépêchant le fils en Terre promise ?

Tout à coup, écrivant attentivement VOYELLES, je lis ELLES VOIENT, qui ? Les Lettres bien sûr. Ce n'est pas lui, Rimbaud qui met des couleurs aux voyelles, mais bien les lettres qui lui font voir le texte qu'il pourrait

écrire, prisme à l'œuvre. TETRAGRAMME. Par exemple un Ypréau : un peuplier blanc mais aussi un ormeau aux feuilles larges. Comme quoi les lettres s'emmêlent, dans les deux sens du terme. Ysopet, assez zutique d'apparence, d'Esopé jusqu'au moyen-âge, des recueils de fabliaux, des contes moraux à têtes d'animaux. Plus tard, La Fontaine élargira le bestiaire. Qu'advient-il, demande Conrad, quand un Arzur tombe dans le commerce alors qu'il était parti vers de visionnaires croisades ?

_____Fin de la 2^{ème} Partie_____